

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

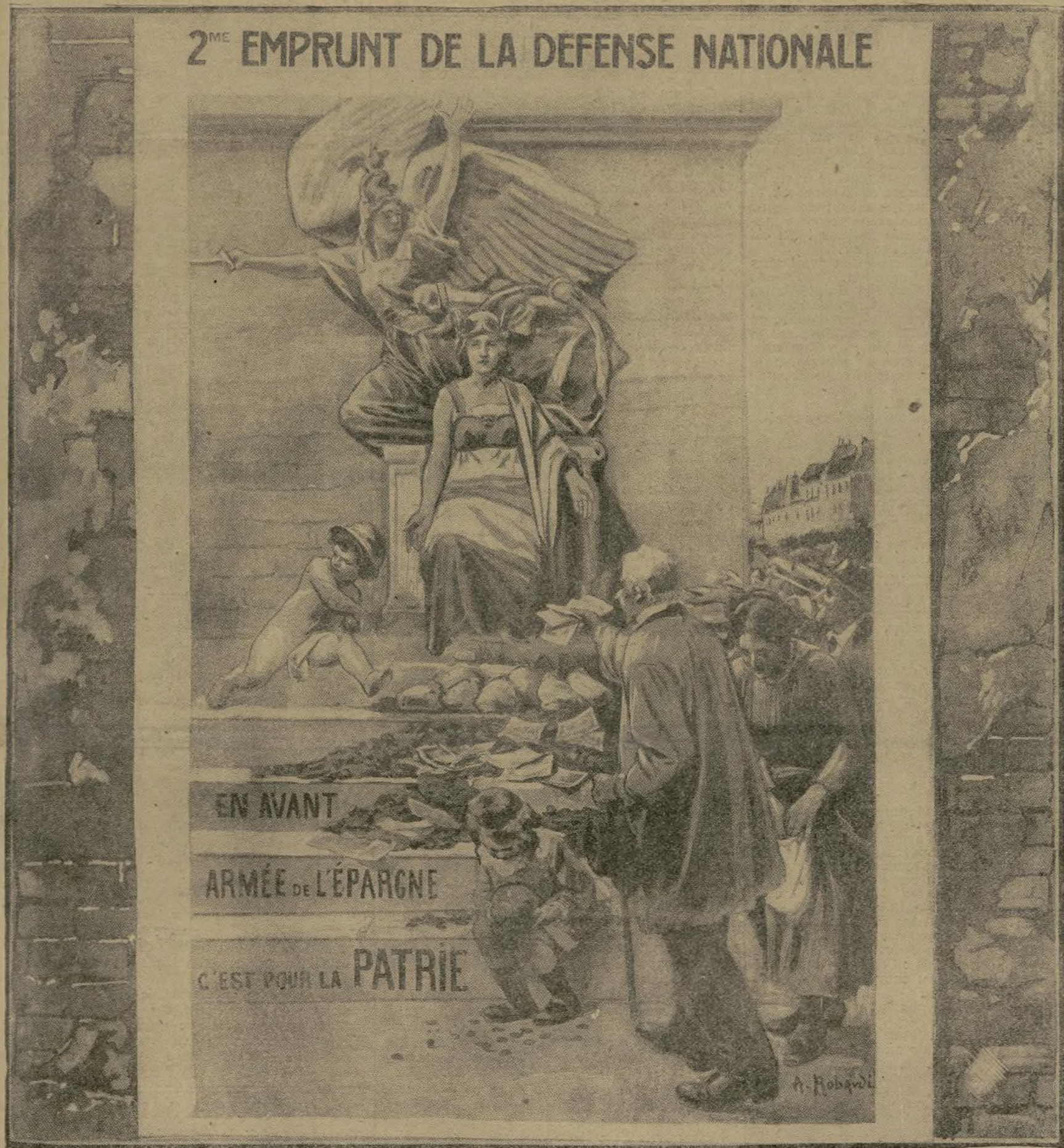
ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 15 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
Ca s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

L'Épargne française répond à l'appel de la Nation

2^{ME} EMPRUNT DE LA DEFENSE NATIONALE



(Editée par Robaudi.)

Nos lecteurs ont trouvé hier, à la première page d'Excelsior, la reproduction de la belle affiche du Poilu composée par Abel Faivre. La composition que nous reproduisons aujourd'hui est particulièrement destinée à être apposée en province. Elle est signée de l'artiste A. Robaudi, qui y a figuré la Victoire survolant la Nation à laquelle l'Épargne française apporte les moyens de vaincre.

Ayuntamiento de Madrid

PASTELS

Depuis l'occupation de Saint-Quentin par les Allemands, les amateurs d'art se demandent avec anxiété ce que sont devenus les pastels de La Tour, orgueil du musée.

L'imprévoyance de la municipalité est-elle cause qu'ils sont détruits ou transportés en Allemagne par les soins de la grande entreprise de déménagement dont on connaît l'activité depuis la guerre ? Ni l'un ni l'autre, paraît-il. Les précieux joyaux sont en lieu sûr. Ils y étaient encore, tout au moins dernièrement. Une des rares personnes qui sachent leur cachette a donné cette bonne nouvelle.

En même temps que je la lisais dans les journaux, je recevais le compte rendu pour l'année 1915 du Musée d'art et d'histoire de la Ville de Genève et j'avais la surprise de voir reproduit, en tête de cette publication, l'admirable portrait de Belle de Zuylen, par La Tour, entré définitivement dans les collections du musée à la mort du comte de Saint-Georges, son heureux possesseur.

Il y a bien, au musée de Saint-Quentin précisément, un autre pastel de La Tour que les Goncourt et le catalogue donnent comme le portrait de la baronne de Tüyl; mais rien n'est moins démontré et l'on en peut dire autant du portrait peint à l'huile exposé à l'Ariana comme celui de Mme de Charrière. Cette dernière, somme toute, ne revêt indiscutablement, ne revêt de toutes les manières que dans le buste de Houdon, conservé au musée de Neuchâtel, et dans le pastel de La Tour qui est au musée de Genève. Ah ! c'est quelque chose pour un modèle, d'avoir affaire à de tels maîtres ! On est sûr du lendemain; on a de l'avenir.

Aussi bien, Mme de Charrière en avait sans cela. On s'en aperçoit aujourd'hui. Tandis que sa rivale, Mme de Staël, à qui Sainte-Beuve trouvait « un léger nuage de Germanie », s'enfonçait chaque jour un peu plus dans l'oubli, on relit avec plaisir les *Lettres neuchâteloises* et les *Lettres de Lausanne*, de Mme de Charrière, cette Hollandaise qui épousa un gentilhomme vaudois, vécut en Suisse et fut Française, une Française du dix-huitième siècle, par la grâce, le tour et la liberté d'esprit.

Isabelle de Tüyl de Zuylen, que l'on appelait familièrement Belle, par abréviation de son prénom, née vers 1740, appartenait à une riche et noble famille de Hollande. Elle lisait et parlait l'anglais aussi bien que le français, mais elle écrivait à sa mère en français, et si naturellement que Sainte-Beuve a pu dire sans s'abuser : « C'est sa vraie langue de nourrice. »

A vingt-six ans elle voyagea en Angleterre; puis elle se maria. Mariage de raison. M. de Charrière était un homme calme et doux qui méconnut sa femme et dut l'exaspérer souvent par sa placidité, son humeur égale, son indulgence quasi paternelle. De leur incompatibilité de caractère, l'épouse désenchantée fit un petit ouvrage : *Mistriss Henley*, plutôt pour se désennuyer que pour se venger, car elle n'a pas flatté son portrait par elle-même.

Elle était déjà l'auteur des délicieuses *Lettres neuchâteloises*, qui témoignaient qu'elle avait lu Mme de Sévigné et Marivaux, mais sans que leur influence se traduisit par une pâle imitation. Deux ans après, Mme de Charrière publiait son chef-d'œuvre : *Caliste ou Lettres écrites de Lausanne*. Il a été souvent réédité : c'est une eau de source toujours limpide, fraîche et savoureuse. Mme de Charrière réagit contre l'affectation mise à la mode par ses contemporaines et notamment par Mme de Staël, qu'elle jugeait « entièrement factice ». C'est une classique attardée et il n'y a pas, d'autre part, un seul de nos romanciers psychologues modernes qui n'ait des leçons à prendre d'elle. Elle explore tous les replis du cœur humain à l'aide d'un langage qu'elle voulait toujours « plus simple et plus pur ». Elle dit aisément les choses les plus délicates et les plus compliquées. Elle a transposé, dans son art d'écrire, les conseils que lui donnait La Tour, et elle a, de son côté, crayonné des pastels : *Cécile*, *Caliste*, *Mlle de la Prise*, qui ne sont comparables qu'à la *Marianne* de Marivaux.

Mme de Charrière avait quarante-sept ans lorsqu'elle rencontra, à Paris, Benjamin Constant, qui en avait vingt. Ils se plurent. Elle devint pour lui une sorte de marraine envers laquelle il semble avoir été, après huit ans de commerce, cruellement ingrat. Liaison platonique, amiliée amoureuse, dit-on. Ce n'était pas l'avis de Sainte-Beuve, qui cherchait l'homme partout, comme d'autres cherchent la femme. Il se montre, en l'occurrence, aussi content de prêter Benjamin Constant à Mme de Charrière, qu'il exultait d'attribuer Latouche à Desbordes-Valmore.

Belle de Zuylen, de physionomie si pétillante à vingt-six ans, sous le crayon de son pastelliste, devint de bonne heure casanière; retirée

à Colombier, près de Neuchâtel, elle y mourut à soixante-quatre ans.

Traversant la Suisse, ces jours derniers, je suis allé saluer son buste, au musée de Neuchâtel, et j'ai trompé mon impatience de revoir les La Tour du musée de Saint-Quentin en rendant une nouvelle visite à ceux du musée de Genève. Il y en a cinq, également beaux : les portraits de J.-J. Rousseau, de l'abbé Huber, d'un nègre anonyme, de Maurice Quentin de La Tour par lui-même, de Mme de Charrière enfin.

Ils sont dans la même salle, ils causent entre eux et ne sont pas neutres, je vous prie de le croire ! A l'occasion de leur réunion, à laquelle, viv et narquois, le peintre préside encore, le gros abbé, la Hollandaise, le Genevois et jusqu'au nègre proclament le génie de la France et son perpétuel rayonnement !

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

Comme on dit très vulgairement, j'aime mieux être dans ma peau que dans celle du roi de Grèce : sa situation n'a rien d'enviable. Mais il est certain, toujours d'après la sagesse populaire, que comme on a fait son lit on est couché.

Et il n'est pas couché sur des roses. Le nombre de ses préoccupations, et, j'imagine, de ses regrets, est considérable. Mais parmi tous les sentiments qui l'agitent, les plus confus, les plus tumultueux et les plus contradictoires doivent être ceux qu'il nourrit à l'égard de son voisin Ferdinand de Bulgarie.

Il est hors de doute que celui-ci l'a mis dans, révérence parler. De concert avec l'enchanteur allemand, il lui a fait croire que la défaite des Alliés suivrait de fort près l'écrasement de la Serbie. Et il lui a fait, au sujet de son profond respect pour les droits de propriété de la Grèce sur la Macédoine grecque, les plus solennelles promesses.

Les Alliés n'ont pas été battus, et les choses tournent même de façon qu'on doit estimer qu'ils seront vainqueurs, au bout du compte. Mais, par surcroît, cet impertinent Ferdinand de Bulgarie a trompé son voisin de Grèce comme il a trompé tout le monde. Cela est décidément dans ses habitudes et dans sa nature : cette Macédoine grecque, qu'il avait juré de laisser à ses possesseurs hellènes, il s'est empressé de mettre la main dessus; et il semble même avoir obtenu de ses complices allemands la permission de la garder.

Donc, il y a des moments où le roi Constantin doit penser : « Mon Dieu ! mon Dieu ! Comme je voudrais que cet animal-là soit rossé ! Il le mérite plus de cent fois ! »

Mais, d'autres instants, il doit réfléchir : « Pourtant, s'il est battu, c'est l'effondrement de toutes les prévisions sur lesquelles j'avais fondé une politique. S'il est battu, et les Serbes victorieux, par conséquent, sans compter les Italiens, ce sont les Serbes qui s'installeront en Macédoine grecque à la place des Bulgares, et je n'en serai pas plus avancé. Et de plus les Italiens s'installeront en Epire, en Dodécannèse, tandis que je n'aurai point, pour me consoler, Chypre et les territoires de langue grecque d'Asie Mineure que les Alliés m'avaient promis en récompense de mon concours. De quoi mes sujets m'en voudront assurément... Ah ! canaille de Ferdinand ! »

Telles doivent être les réflexions du roi Constantin. Elles n'ont rien de gai.

Pierre Mille.

Notre journal, comme tous ses confrères, a le douloureux honneur de compter, parmi ses rédacteurs, des morts pour la patrie. Un honneur encore lui échoit, plus souriant, en la personne du lieutenant Albert Acremant qui, avant le 2 août 1914, dirigeait, à *Excelsior*, les services littéraires, et qui, deux fois blessé, fit pendant de longs mois le coup de feu sur les points les plus actifs du front.

C'est à Nice, où il est soigné en ce moment, que le lieutenant Acremant a reçu, il y a quelques jours, l'heureuse nouvelle : l'Académie française venait de lui décerner le Prix Davaine, à partager de moitié avec un officier tué.

L'auteur de *Kikerette*, de *Fiançailles*, des *Ailes d'amour* et de ce *Gugusse* que nous donnera sans doute le théâtre Sarah-Bernhardt à la clôture des hostilités, voit par ce geste académique récompenser

et son mérite littéraire et sa brillante conduite aux armées. C'est un coup double que nous enregistrons avec le plus vif plaisir.

C'est chose faite — du moins votée !

Malgré la protestation du département de Seine-et-Marne, la Voulzie va servir à approvisionner Paris d'eau pure. Accordons un souvenir à Hégésippe Moreau, qui chanta la Voulzie, et nous la fit aimer :

La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles ? Non,
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine,
Un géant altéré la boivait d'une haleine !

Hélas ! le mélancolique poète avait-il entrevu le destin qui attendait la Voulzie ? Paris va la happer ! « Le géant altéré » a surgi qui va la boire d'une haleine !

Hier, devant l'Hôtel de Ville, petit remous parmi les passants. Un poilu passe, qui fait sensation.

C'est un gros territorial qui, sur son uniforme bleu d'horizon, porte une médaille — une médaille que la foule ne reconnaît pas et admire. Une marchande des quatre-saisons se retourne à plusieurs reprises et murmure :

— Qu'équ ça peut bien être ? Un ruban violet, des palmes d'argent...

Il est certain que d'habitude les palmes académiques sont plus discrètes !

MEDAILLON

La robe

Dans un théâtre que l'on dit bien parisien. Sur la scène, une jeune personne, pardon : une robe — car il ne s'agit bien que d'une robe — fait son entrée. C'est une chose étrange, tour à tour verte et bleue, avec des volants bordés de plumes, qui tient de la cloche et du pompon et qui semble ne pas glisser des hanches que par un hasard prodigieux. Sensation. Un peu de scandale : « Oh !... » Beaucoup de curiosité : « Tiens ! tiens !... » De l'intérêt : « Eh ! mais !... » Et tout de suite les femmes sont conquises.

Je dis bien. Elles sont conquises. Mon voisin, inclinant à l'ironie, esquissait un sourire, mais sa compagne lui a déclaré tout net : « C'est ravissant. » Alors, il est resté coi, il m'a regardé, et ses yeux m'ont dit avec une détresse comique : « C'est donc toujours la même chose ?... »

Eh ! oui. C'est toujours la même chose. Ce sera toujours la même chose. Il fallait assez d'innocence pour croire que la guerre agirait sur la psychologie de la mode. Qu'on se rassure. La mode tiendra. Elle ira jusqu'au bout. Les femmes entendent l'union sacrée. Elles la comprennent jusqu'à tout admettre de leurs couturiers, voire des robes qui leur déplaisent. Pourquoi ? Ne me le demandez pas. Un jour, j'ai interrogé une jolie madame de mes amies. Elle m'a répondu :

— Vous êtes drôles, vous, autres hommes, avec votre manie de tout comprendre... D'ailleurs, nous osons-nous de vos vestons ?... — LOUIS-LÉON MARTIN.

Les prestidigitateurs, dont le public parisien continue à aimer les tours, avaient un grand admirateur en la personne de l'ex-sultan Abdul-Hamid.

Celui-ci avait invité, un jour, tout le corps diplomatique à assister à une de ces séances dont il raffolait.

Le prestidigitateur, un Français justement, avait déjà accompli plusieurs tours merveilleux, lorsque, passant à un autre genre d'exercices, il fit disparaître dans son gosier une longue épée.

Une des dames qui se trouvaient assises derrière le sultan laissa échapper un petit cri d'étonnement.

Calme et souriant, Abdul-Hamid tourna vers elle son nez crochu et sa barbe d'ébène :

— Eh quoi, madame, dit-il, cet avaleur de sabres vous surprend tellement ? Qu'auriez-vous dit alors de mon ex-ministre de la Marine qui, lui, avala toute ma flotte, avec ses canons ?

Dans le Nord, nous avons les Boches. Mais dans le Midi, un ennemi se montre qui représente bien aussi son petit danger. Il s'agit de l'*icerya*, cochenille à peine naturalisée, qui attaque les jardins de la Côte d'Azur.

Pour la mettre en déroute, le service de phytopathologie du département des Alpes-Maritimes a mobilisé le *mornis*, insecte spécialement destiné à combattre la cochenille; on se rassure à Menton.

Le Midi a bien ses peines !

Le Veilleur.

LA COTELETTE A LA VICTIME

Lémouvant récit de « Claude », que nous commencerons après-demain dimanche, retrace, dans le décor saisissant et mouvementé du Paris révolutionnaire, un épisode historique et met en scène des héros inconnus d'une époque abondante en surprises romanesques.

CROQUIS

La Dame au Pinard

Le train des blessés vient d'arriver à quai. De tous les coins de la cantine, voici venir un personnel empressé et bienveillant, vers la douleur, se précipite. Les dames blanches s'en vont vers les wagons. Dans de profonds récipients, voici le consommé bien chaud, le bœuf appétissant, la michie cuite à point : toute la vie qui revient après les angoisses de la mort un instant entrevue.

Les soldats ouvrent de grands yeux. Ceux qui sont assaillés s'emparent avidement des assiettes, et les autres, plus souffrants, indolents, se laissent faire. Ils réangent tous avec plaisir sans doute mais tous aussi ont un secret désir qu'ils n'osent formuler. Parfois pourtant, l'un d'entre eux se décide à le serrer bien haut et, enhardi alors, c'est maintenant la même demande d'un bout à l'autre du convoi :

— Dites, madame... vous qu'avez l'air si gentil... y aurait-y pas moyen d'avoir un peu de pinard ?

— Patience, mon petit, le voilà qui arrive, votre vin...

Alors, les plus vaillants se penchent en dehors du wagon. D'une main adroite ils se retiennent à la courroie de la portière et, les yeux éblouissants, ils inspectent le quai.

— Plus que trois wagons, les gars... plus que deux... Chouette! c'est not' tour, v'là la « dame au pinard » !

Et, en effet, elle est arrivée maintenant. Son bras, trop frêle pour une telle charge, a déposé le seau de vin sur le marchepied de la voiture et dans les quarts tendus elle verse, gracieuse, la liqueur écarlate.

La dame au pinard! N'est-ce pas en quatre mots toute l'évocation de l'admirable caractère français ?

Les poilus ont eu vite fait de baptiser l'aimable servante de Bacchus, et elle, toute rose de la joie de donner de la joie, a accepté dans un sourire.

Qu'était-elle donc avant la guerre ? Son visage ovale et doux encadré de lourds bandeaux noirs demeure impénétrable. Elle ne veut plus se souvenir des thés élégants où elle fréquentait parfois, ces thés où un maître d'hôtel lui versait, dédaigneux, un breuvage si fade. A peine songe-t-elle encore à ce buffet des courses où son « pinard » à elle s'appelait orangeade. Entrevoit-elle seulement à ses rares moments de loisir le gardien bien stylé qui, en versant près d'elle un vin trop falsifié, glissait dans l'oreille de ses voisins le nom qu'elle entendait à peine : « Pomard... Saint-Estèphe... » Comme ils sont loin ces souvenirs ! Maintenant, c'est elle le sommelier infatigable qui glisse le long des trains et qui, d'une louche indécise, emplit de bon pinard le quart de nos soldats.

Mais dans ce métier nouveau pour elle — comme dans tant d'autres, hélas ! — tout n'est pas agréable. Il y a d'abord l'odeur. ... Ah ! monsieur, me dit-elle, si vous saviez comme c'est écœurant de sentir constamment ce « parfum » de tonneau ! Et puis, il y a, malgré toutes mes précautions, les taches...

Et c'est vrai. Sur la longue robe blanche, ce sont de grandes taches d'une affreuse couleur grenat qui déparent tout l'uniforme ; les mains de la jeune femme sont toutes violacées et les ongles, roses naguère, sont aujourd'hui d'un rouge qui à lui seul ferait comprendre à toutes les femmes le sacrifice de la dame au pinard.

N'importe ! Elle est largement récompensée par le bonheur (mais, oui, le mot n'est pas trop fort) qui éclaire à son approche les visages des poilus. Son arrivée seule suffit à leur faire oublier leurs souffrances. Pour eux la guerre n'existe plus et c'est dans le gobelet d'aluminium, ce gobelet rempli à débord, que tous peuvent retrouver leur bonne gaité, la joie de vivre.

Souvent, enhardi par la douceur de la jeune femme, l'un d'eux demande à trinquer avec elle :

— Y a pas de déshonneur, n'est-ce pas, madame ? Et puis, ça nous portera bonheur à tous !

Comment pourrait-elle refuser ? Elle n'y songe point, d'ailleurs, et c'est ce spectacle touchant que je voudrais pouvoir décrire dans ces lignes. Sans façon, elle aussi tend son quart et, le choquant bien fort contre celui des braves, elle boit...

... Et ce qui fait son mérite plus grand encore qu'on ne le suppose, c'est que, contrairement à la Dame aux Camélias et à la Dame aux Violettes, avant l'affreuse tourmente où elle a su trouver son rôle, la Dame au Pinard n'avait jamais bu que de l'eau...

Emmanuel Sheridan.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

LA SITUATION MILITAIRE

L'infériorité de l'artillerie de campagne des Allemands. -- Nouveaux progrès des Alliés vers Monastir. -- La bataille en Dobroudja. Les Roumains se sont repliés sur la rive gauche du Danube.

Le système de tranchées et d'ouvrages que nous venons d'enlever entre Morval et le bois de Saint-Pierre-Vaast contenait des batteries d'artillerie de campagne que l'ennemi, dans sa retraite précipitée, n'a pas eu le temps ni d'emmener ni de détruire. Neuf pièces sont tombées intactes en notre pouvoir. Ces pièces sont du calibre de 88 millimètres, qui n'appartient pas au matériel de l'armée allemande, mais à celui de l'armée autrichienne. Le canon de campagne allemand, qui est de 77 millimètres, s'est montré à tel point inférieur à notre canon de 75, dès le début de la guerre, que les Allemands ne comptent plus aujourd'hui que sur leur artillerie lourde, et, dans les cas où l'artillerie de campagne doit entrer en action, sont réduits à en emprunter les pièces, ou tout au moins le modèle, à leurs alliés.

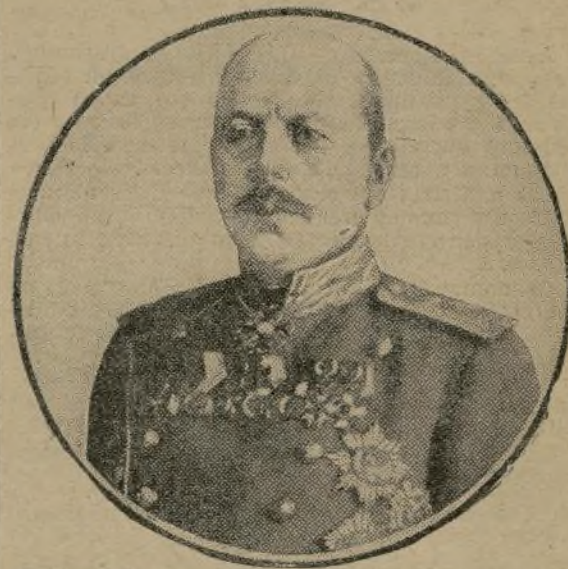
Or, l'artillerie de campagne est l'arme de la défense. Si la grosse artillerie a des effets de destruction qui lui sont interdits, elle ne peut, en revanche, la suppléer pour les tirs de barrage, qui exigent une très grande rapidité de tir au moment voulu. Cette rapidité ne peut être atteinte par les grosses pièces parce que le chargement en demande toujours un temps appréciable et que les effets puissants du recul ne peuvent être corrigés complètement par le frein : d'où la nécessité d'un nouveau pointage après un petit nombre de coups. Or, parmi tous les matériels de campagne, seul le nôtre est muni d'un frein assez parfait pour empêcher complètement le dépointage. Ce sont les tirs de barrage de notre 75 qui ont opposé à maintes reprises un mur de feu aux assauts de l'ennemi devant Verdun. Ce sont eux encore qui, presque toujours, brisent ses contre-attaques sur la Somme avant qu'elles aient passé jusqu'à nos lignes.

En Macédoine, nous exploitons le grand succès que viennent de remporter l'armée serbe et le corps franco-russe entre le Kaimaktchalan et Florina. A l'aile droite, nous avons commencé le passage de la Cerna. A l'aile gauche, nous avons profité du terrain que l'ennemi vient de nous abandonner pour attaquer par l'est le massif de la Baba-Planina. Ce mouvement que nous faisons prévoir a déjà obtenu d'heureux résultats : au nord de Florina, nous avons atteint Buf, sur le contrefort de la chaîne qui fait suite, vers le nord, au mont Tchetchévo, sur les pentes duquel nous sommes établis depuis le 3 octobre. Sur le versant opposé de la chaîne, nous avons occupé Popli, sur le rivage

du petit lac de Presta. C'est l'investissement de ce vaste système de défense qui commence et va se développer avec la même méthode.

Les Roumains ont accompli de nouveaux progrès en Transylvanie en occupant Porajd dans la haute vallée du petit Kokel, affluent du Maros ; le grand Kokel, qui coule parallèlement à une vingtaine de kilomètres au sud, passe à Segesvar ; le long de cette dernière rivière, nos alliés ont dépassé Szekely-Kerasnitz.

La bataille en Dobroudja continue avec violence sans que l'ennemi soit parvenu à regagner aucune partie du terrain perdu. Les forces roumaines qui avaient passé sur la rive droite du Danube près de la frontière de la Dobroudja se sont repliées sur l'autre rive, ce qui prouve que les ponts jetés sur le fleuve n'avaient pas été détruits, comme l'affirmait l'ennemi. Les combats paraissent s'être réduits à des affaires d'avant-gardes, dont les Bulgares, selon leur coutume constante, ont voulu faire une grande victoire. Cette diversion aura eu au moins pour effet de détourner momentanément vers le sud une partie des effectifs ennemis engagés en Dobroudja. Jean Villars.



GÉNÉRAL ZAITONCHOVSKY, commandant les forces russes qui opèrent en Dobroudja.

Les rapports gréco-bulgares... en 1913



Comment les journaux grecs représentaient, à l'époque de la deuxième guerre balkanique, la rentrée peu triomphale de Ferdinand « au long

LE GACHIS GREC

La chute de M. Calogeropoulos n'a pas changé la situation

Les arrière-pensées du gouvernement d'Athènes subsistent.

Le cabinet Calogeropoulos n'était pas viable et il a eu la mort obscure qui l'attendait. Il a suffi que l'Entente persistât à ne pas vouloir entrer en rapports avec ce ministère d'hommes douteux et sans consistance pour déterminer sa retraite : bonne preuve qu'aucun gouvernement, à Athènes, ne peut durer s'il n'adopte pas une attitude nette et sincère, satisfaisante pour les Alliés.

L'expérience Calogeropoulos instruira-t-elle les dirigeants d'Athènes ? Il est malheureusement permis d'en douter. Il suffit, là-dessus, de consulter M. Venizelos lui-même, qui est bon juge en la matière. Les déclarations qu'il a fait cabler au *Daily Telegraph* montrent qu'il ne nourrit qu'une confiance médiocre dans les intentions de la Grèce officielle. Il se réserve. Il ne paraît pas croire qu'on doive l'appeler au pouvoir, ni lui ni même ses amis. M. Venizelos redouterait, au fond, une combinaison plus ou moins « néo-ententiste » qui aurait l'air de servir ses idées tout en les démontrant, que nous n'en serions pas surpris. C'est à la lumière de ses avertissements qu'il faudra déchiffrer les nouvelles combinaisons ministérielles qui vont surgir.

D'ailleurs le scepticisme de M. Venizelos est partagé par l'ensemble de la presse grecque qui, d'une façon générale, ne croit pas à une orientation nouvelle de la Grèce, du moins im-

Ayuntamiento de Madrid

médiate, quelle que soit la solution de la crise ministérielle qui vient de s'ouvrir. D'un pôle de l'opinion publique à l'autre, l'impression est identique. Le *Scip*, germanophile, répète, sur le ton le plus insolent, qu'il est faux que la Grèce soit sur le point de sortir de sa neutralité. Et l'*Eleutheros Typos*, organe vénizéliste, pose la question sur son véritable terrain quand il écrit qu'il n'y aura rien de changé tant que la Grèce n'aura pas sommé la Bulgarie d'évacuer le territoire grec, et l'Allemagne de restituer le 4^e corps capturé à Cavalla.

Est-on résolu, à Athènes, à exécuter ce programme? Aussi longtemps qu'on ne répondra pas oui d'une façon catégorique, peu importe qui sera ministre, peu importe qui prendra la suite de M. Calogeropoulos, et les cabinets éphémères se succéderont sans résultat.

Ainsi rien n'est encore mûr dans la Grèce officielle. Tout y est toujours en discussion. Les mauvais conseillers de la Couronne, les Streit et les Dousmanis s'appuient, pour entretenir le roi dans ses idées, sur de prétendues manifestations de l'opinion publique. Il s'agit, en réalité, de ces perpétuelles provocations des ligues de réservistes qui n'ont rien de spontané et dont les inspirateurs et les metteurs en scène sont connus.

Ici, les Alliés ont une arme. Ils peuvent exiger que le scandale prenne fin. Leur note de septembre a posé des principes dont ils ont le droit d'obtenir la réalisation. Il importe que, sur ce point, un assainissement complet intervienne. C'est le moins que nous puissions demander.

Jacques Bainville.

LA CRISE

ATHÈNES, 4 octobre. — La démission du cabinet, quoique attendue, a été accueillie avec un sentiment d'inquiétude basé sur ce qui va se produire. Cette inquiétude a augmenté à la suite des réunions successives des ministres de l'Entente, auxquelles a assisté l'amiral français.

Les ministres ont examiné, dit-on, les mesures à prendre pour assurer leur complète liberté d'action et pour empêcher toute protestation tumultueuse.

On assure que le nouveau cabinet sera ou un cabinet purement d'affaires ou un cabinet politique avec participation de la majorité vénizéliste.

Le roi conférera demain avec plusieurs personnalités politiques et avec le président de la cour de cassation.

La capitale et les provinces sont absolument tranquilles.

M. Venizelos a été consulté par un représentant du roi.

LONDRES, 5 octobre. — On mande de La Canée au *Daily Telegraph* :

« M. Venizelos a été sondé télégraphiquement par un représentant du roi Constantin, dans le but de savoir si, au cas où un nouveau ministère déclarerait la guerre à la Bulgarie, M. Venizelos en exigerait la présidence, ou s'il se contenterait d'y voir figurer un ou deux de ses partisans, ou encore s'il donnerait son appui à un ministère où les libéraux ne seraient pas représentés. »

« M. Venizelos a répondu qu'il donnerait son appui à tout gouvernement qui déclarerait la guerre à la Bulgarie sans rien exiger pour lui et pour les libéraux. »

« Il reste à savoir si un pareil gouvernement serait sincère. »

On croit à la constitution d'un cabinet de concentration.

ATHÈNES, 5 octobre. — L'opinion tend à s'accroître dans les cercles politiques que le nouveau gouvernement sera un ministère de concentration.

Certains milieux croient que la mission de constituer le nouveau gouvernement sera confiée à M. Demetrikopoulos, et l'on considère comme probable que ce dernier ferait appel au concours de deux ou trois vénizélistes.

Un concours précieux pour les Alliés

SALONIQUE, 5 octobre. — D'après la *Nea Hellas*, l'effectif des troupes du comité de défense nationale atteindrait actuellement 16.000 hommes.

ATHÈNES, 5 octobre. — Les habitants de Kotzani ont solennellement proclamé leur adhésion au mouvement de la défense nationale. Une motion signée de 4.000 personnes a été lancée en faveur de M. Venizelos et d'une action énergique contre les Bulgares. Des milices seront constituées et les volontaires sont invités à se ranger sous les drapeaux des armées alliées.

Les premiers actes du gouvernement provisoire

ATHÈNES, 5 octobre. — Les dépêches de Crète rapportent que le gouvernement provisoire a organisé un conseil de guerre et décrété des punitions très sévères contre les déserteurs ou leurs

instigateurs de désertion de l'armée du gouvernement provisoire.

L'ancien ministre vénizéliste, M. Tsirimekos, a été nommé gouverneur général de la Crète.

SALONIQUE, 5 octobre. — Le général Zimbrakakis et M. Argyropoulos, ancien préfet de Salonique, accompagnés de M. Tsazonas, secrétaire général de la police, sont partis pour La Canée. Ils y vont saluer le gouvernement provisoire au nom des populations macédoniennes et s'entendent avec lui sur le plan de travail du comité révolutionnaire.



Le COLONEL CHRISTODOULOS (1) qui, on s'en souvient, opposa une héroïque résistance aux Bulgares à Sérès, reçoit à son arrivée à Salonique un accueil enthousiaste. A ses côtés, on voit ici le GÉNÉRAL ZIMBRAKAKIS (2), qui vient de partir pour La Canée, où il va conférer avec le gouvernement provisoire au nom des populations macédoniennes.

DU BOULEVARD A LA TRANCHÉE

Les exploits d'un des régiments que les Parisiens ont vus défilé le 14 juillet.

Le 14 juillet, parmi les troupes qui défilèrent au milieu de Paris ému et enthousiaste, se trouvait un bataillon du 110^e de ligne, le régiment de Dunkerque. La foule admira ce bataillon, son allure, son ordre, les fanions de ses compagnies décorés de la croix de guerre en Champagne. Elle se disait que ces braves avaient « fait » Douaumont et, sachant qu'ils étaient surtout des gens du Nord, des « envahis », peut-être voulait-elle les fêter plus encore que les autres.

C'est ce bataillon d'élite qui, avec les camarades de son régiment, ceux du 73^e d'infanterie, et la coopération anglaise, vient d'attaquer et de délivrer Comblès.

Les baïonnettes qui avaient brillé sur les boulevards furent ici attachées au fusil, non plus pour la parade, mais pour l'assaut, le 26 au petit jour; et l'allure, l'élan, l'ordre que Paris avait admirés, tout cela se retrouva sous les balles. Et maintenant, ceux qui répondaient si gaiement aux Parisiennes qui leur jetaient des fleurs s'installent en vainqueurs dans les ruines du bourg et travaillent aux nouvelles tranchées. Ils nettoient ces abris profonds aménagés par l'ennemi, que notre service de renseignements avait dès longtemps signalés sous le château de Lamotte et le presbytère.

Entre deux rafales, ils errent dans les maisons éventrées, dans ces rues, auxquelles le Boche avait imposé des noms nouveaux : rue du Prince-Ruprecht, place du Prince-Ruprecht... On dirait que ce prince avait voulu faire son fief de ce pauvre Comblès. Il n'est arrivé qu'à en faire un tombeau pour ses soldats. Certains coins de tranchées sont pleins de cadavres en gris de campagne. Toutes les routes que prirent les fuyards boches pour éviter la captivité ou la mort sur place, tous les défilés qui, entre Morval et Frégicourt, gagnent le bois de la Haye sont pleins, eux aussi, de cadavres.

VOTRE BÉBÉ DOIT MANGER

pour que ses petits bras et jambes deviennent proportionnés à son estomac volumineux. Il doit dormir pour qu'il puisse manger davantage. C'est pourquoi la question de son alimentation est si importante, et c'est pourquoi une alimentation non appropriée éteint la vie d'un si grand nombre de bébés. La meilleure nourriture pour les nourrissons est le lait maternel, mais s'il fait défaut le meilleur succédané est la *Farine lactée Nestlé*, aussi pure, aussi saine, aussi sûre que le lait de la mère.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 5 Octobre (795^e jour de la guerre)

15 HEURES.

Nuit calme sur tout le front.

Au cours de notre progression A L'EST DE MORVAL, dans la journée d'hier, nous avons capturé 9 canons de 88 millimètres.

23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, nous avons poursuivi notre progression A L'EST DE MORVAL; nous avons repoussé une forte contre-attaque allemande sur les tranchées nouvellement conquises par nous AU NORD DE FRÉGICOURT.

AU SUD DE LA SOMME, l'artillerie ennemie continue à se montrer très active, principalement DANS LE SECTEUR BARLEUX-BELLOY-DENIECOURT et DANS LE SECTEUR DU QUESNOY.

EN WOEVRE, PRES DE SAINT-BENOIT, notre artillerie lourde a pris sous son feu une gare militaire où des mouvements considérables étaient signalés et y a causé un incendie important.

Rien à signaler sur le reste du front.

Communiqué de l'emprunt

A Paris, la première journée de l'Emprunt a amené une grande affluence de souscripteurs aux caisses publiques, dans les établissements de crédit, dans les banques, qui tous ont multiplié les guichets de souscription.

Tous les départements ont eu à cœur de rivaliser de patriotique émulation dans cette première journée du deuxième emprunt de la Défense Nationale.

Communiqué britannique

10 HEURES 20.

Pendant la nuit, bombardement intermittent AU SUD DE L'ANCRE. AU NORD DE LA REDOUTE SCHWABEN, une relève d'infanterie ennemie a beaucoup souffert du feu de notre artillerie. Un bataillon territorial de Londres a réussi un coup de main DANS LES ENVIRONS DE VIMY.

L'ennemi a essayé en vain de pénétrer dans nos tranchées A L'EST DE SAINT-ÉLOI.

Communiqué belge

DANS LA REGION DE DIXMUDE ET SUR L'YSER, au sud de cette ville, se sont déroulés des duels d'artillerie. La lutte entre les batteries de campagne et de tranchées a été vive VERS STEENS-TRAETE ET BOESINGHE.

LA GUERRE AERIEENNE

Nos aviateurs bombardent le terrain d'aviation de Colmar et le port de Zeebrugge

(OFFICIEL)

Malgré le très mauvais temps, un de nos avions a bombardé le terrain d'aviation de Colmar. Au retour d'un vol de nuit, 90 obus ont été lancés sur les bâtiments militaires et les projecteurs du port de Zeebrugge.

Un zeppelin détruit dans son hangar

LONDRES, 5 octobre. — On mande d'Amsterdam à l'agence Reuter que, suivant le journal *Les Nouvelles*, le raid aérien exécuté sur Mannheim par un aviateur français, dans la nuit du 22 septembre, a eu des résultats importants. Une des bombes tomba sur l'un des principaux hangars et détruisit complètement un zeppelin de 200 mètres de long, muni de huit moteurs. Un réservoir de gaz fit explosion et la voie ferrée fut endommagée entre Mannheim et Niederheim; 26 morts et 45 blessés furent emportés de l'aérodrome.

Les aviateurs alliés sur la Belgique

LONDRES, 5 octobre. — Selon une dépêche d'Amsterdam à l'agence Reuter, l'*Echo Belge* dit que Bruges a été récemment survolé plusieurs fois par des aviateurs alliés.

La semaine dernière trois avions ont lancé des bombes sur l'usine Jaeger, à Saint-Michel, causant de grands dégâts et coupant la voie ferrée.

Essad pacha est condamné à mort... à Constantinople

AMSTERDAM, 5 octobre. — La *Gazette de Cologne* apprend de Constantinople que le conseil de guerre de Constantinople a condamné à mort Essad pacha pour conspiration contre l'empire ottoman. Le sultan a confirmé cette condamnation.

DERNIÈRE HEURE

LE FRONT DE MACÉDOINE S'ÉLARGIT

45 kilomètres de nos lignes sont en territoire serbe

(OFFICIEL)

La bataille se poursuit favorablement sur tout le front. Les avant-gardes alliées ont commencé à franchir la Cerna dans la région Dobroveni-Brod. Progressant d'autre part, malgré le verglas, sur les deux versants des monts Baba, elles ont atteint Buf et Popli.

Yenikeui tout entier est aux mains des troupes anglaises

LONDRES, 5 octobre. — Communiqué de l'armée britannique de Salonique :

Le combat, à Yenikeui, s'est terminé le 4 octobre, à 3 heures du matin, par le succès complet de nos armes. Non seulement nous avons maintenu la possession de la portion du village au sud de la route de Sérès, mais aussi nous avons occupé la portion au nord de la route ainsi que le village entier qui est maintenant entre nos mains.

Le reste de la journée du 4 octobre s'est déroulé sans incident. Nous avons consolidé notre nouvelle position qui s'étend du pont d'Orljak, le long de la route de Sérès, jusqu'à Yenikeui, d'où elle retourne à la rivière, en traversant les deux villages de Karadzakoi.

Les pertes de l'ennemi sont importantes.

Un récit de l'avance anglaise sur Sérès

LONDRES, 5 octobre. — Le correspondant de l'agence Reuter au quartier général britannique à Salonique télégraphie :

« Les troupes britanniques ont pénétré, mercredi à cinq heures du matin, dans le village de Yenikeui, situé de l'autre côté de la route de Sérès et à la hauteur des deux villages déjà enlevés. »

« Yenikeui, le plus important des trois villages, était puissamment défendu par un système de tranchées et de fils de fer. Après un terrible bombardement qui dura près de quatre heures, les Bulgares survivants qui n'avaient pas fui se rendirent. Le chiffre des prisonniers continue de grossir. »

« La première contre-attaque fut déclenchée vers huit heures; l'ennemi lança trois bataillons hâtivement amenés par chemin de fer, mais ne parvint pas à traverser le feu de barrage des Anglais. Les Bulgares, formés en tirailleurs, avancèrent par petits bonds, mais dès qu'ils arrivèrent en terrain découvert, ils furent littéralement balayés. Leurs pertes, au cours de ces quatre derniers jours, ont été énormes. Mardi dernier, des avions anglais lancèrent des bombes sur la

station de Prosenik, qui fait face à nos lignes et qui était employée par l'ennemi comme dépôt de munitions. Des dégâts importants ont été causés à un train. »

Les Serbes ont repris 250 kilomètres carrés de leur territoire

SALONIQUE, 5 octobre. — Les Serbes ont continué hier la poursuite de l'ennemi qu'ils ont battu de nouveau et ont traversé la Cerna en plusieurs points.

Les Bulgares ont été également battus sur le mont Nidza et se sont enfuis pris de panique.

Les Serbes occupent maintenant la gare de Kenali, à 15 kilomètres au sud-est de Monastir.

Les Bulgares possèdent encore trois lignes de défense entre Kenali et Monastir, mais on ignore s'ils marqueront un temps d'arrêt et offriront de la résistance ou s'ils se borneront à une action d'arrière-garde, comme ils ont fait depuis leur défaite du Kajmakalan.

Le territoire serbe libéré jusqu'à présent s'étend sur 250 kilomètres carrés et comprend sept villages et 45 kilomètres de frontière.

M. Poincaré félicite le prince héritier de Serbie

Le président de la République vient d'adresser au prince héritier de Serbie le télégramme suivant :

Son Altesse royale, le prince Alexandre de Serbie, Salonique.

Au moment où la vaillante armée serbe vient de reconquérir sur nos ennemis communs une première partie du territoire national, je suis heureux d'exprimer à Votre Altesse royale, avec mes meilleurs compliments personnels, les vives félicitations de la France.

« Signé : RAYMOND POINCARÉ. »

Félicitations de M. Briand à M. Patchitch

M. Briand, président du Conseil, a adressé le télégramme suivant au ministre de la République auprès du gouvernement serbe :

Je vous prie de présenter à M. Patchitch mes très vives félicitations pour la conduite si courageuse et les brillants succès des troupes serbes, qui leur ont permis de reprendre déjà une portion du territoire national.

Je vois, dans ces glorieux débuts, un gage certain de la réalisation de nos communes espérances.

A. BRIAND.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 5 octobre. — Communiqué du grand état-major :

Sur la ligne s'étendant de Vladimir-Volynski au Dniester, des combats acharnés se poursuivent. Les Russes ont enlevé en divers points plusieurs positions ennemies.

Dans la région de Bogorodchan, sur la rivière Bistritza, les Russes ont défait plusieurs avant-postes ennemis et se sont emparés d'un certain nombre de prisonniers.

FRONT DU CAUCASE. — Des détachements russes ont, par une soudaine offensive et en coopération avec la flotte, progressé dans la région côtière sur un large front. Ils se sont emparés d'une position ennemie fortifiée, dans la région de la rivière Karabournou.

A l'ouest de Kalait Tchivlik, nos avant-gardes ont enfoncé les postes avancés turcs auxquels ils ont infligé de lourdes pertes, s'emparant de prisonniers, d'armes, de cartouches, d'équipements et détruisant les travaux de campagne et retranchements aménagés à l'arrière des lignes ennemies.

EN DOBROUDJA. — L'offensive russo-roumaine continue. Les Russes ont pris six canons, les Roumains, sept.

EN BALTIQUE. — Le 3 octobre, au cours d'un raid, un avion ennemi a dû atterrir et a été capturé près de l'île Runo, dans le golfe de Riga.

Deux prisonniers russes évadés meurent de faim en mer

Selon un télégramme de Copenhague à l'Exchange Telegraph, une embarcation contenant deux cadavres s'est échouée sur la côte de Seeland; ces cadavres sont ceux de deux prisonniers russes évadés qui sont morts de faim en mer.

Le communiqué italien

ROME, 5 octobre. — Commandement suprême :

Dans le val Travignolo, après une violente action de diversion contre nos lignes sur les hauteurs septentrionales du torrent, l'ennemi a lancé, dans la nuit du 4 octobre, des attaques opiniâtres sur le versant méridional. Il a été partout repoussé.

Dans la journée du 4, après une intense préparation d'artillerie, l'ennemi, renouvelant ses efforts avec des troupes fraîches, a réussi à reprendre, vers Colbricon-Piccolo, une position avancée que nous avions conquise dans la matinée du 3. Sur le reste du front, il a été refoulé avec des pertes graves.

Dans le Haut-Cordevole, nous avons repoussé une attaque de surprise sur les pentes du mont Sief.

Sur plusieurs points du front, on signale une action intense de l'artillerie ennemie contre les localités. Quelques dégâts ont été causés à Sano (vallée de l'Adige), à Forni-Avottri (Haut-De-gano), à Timau et à Paularo (bassin du But) et à Gorizia.

Notre artillerie a répondu efficacement, en détruisant des baraquements militaires à Birnbaum (val Gail) et en bouleversant les lignes ennemies sur le Carso.

On prépare en Autriche-Hongrie le cinquième emprunt

LONDRES, 5 octobre. — D'après l'Exchange Telegraph, on apprend de Budapest qu'on fait des préparatifs en vue de l'émission d'un cinquième emprunt de guerre austro-hongrois. (Information.)

Nouveau succès roumain en Transylvanie

BUCAREST, 5 octobre. — Au Nord et au Nord-Ouest, dans la région du Praid (Parajd), et après trois jours de lutte active, nous avons pris possession des fortifications de l'ennemi en le repoussant vers l'Ouest.

Sur le reste du front, engagements partiels.

Au Sud, la démonstration faite entre Roustchouk et Turtukai étant terminée, nos troupes ont été retirées sur la rive gauche du Danube.

En Dobroudja, lutte très violente sur tout le front. Nous avons fait prisonniers cinq officiers et cent soldats.

Les atrocités bulgares révoltent un journal notoirement germanophile

BUCAREST, 29 septembre (retardée dans la transmission). — Les prisonniers allemands arrivés de la Dobroudja ont été trouvés porteurs de cartouches à balles dum-dum et de baïonnettes à lames de scie.

Le journal *Minerva*, ci-devant germanophile notoire, publie aujourd'hui des articles violents contre la Bulgarie et les crimes commis par la soldatesque. « Lorsque la Bulgarie sera vaincue, dit ce journal, nous devons élever dans la plaine une immense croix de pierre où sera gravée en lettres de sang cette épilaphe : « Ci-git la Liberté d'un peuple qui ne sut pas se montrer digne d'Elle ». (Radio.)

Les bombardements aériens en Roumanie

Une prime aux « as » roumains

BUCAREST, 4 octobre. — Un anonyme vient de remettre à M. Constantin Bratiano, député, une somme de trente mille francs destinée à récompenser les cinq premiers aviateurs qui abattront des avions ennemis.

Les aviateurs roumains ont réussi jusqu'à ce jour à abattre trois avions ennemis : un à Ottenitza, un à Padesh, le troisième à Topliza.

Des notabilités de Bucarest se trouvent parmi les victimes.

BUCAREST, 29 septembre. (Retardée dans la transmission). — Parmi les victimes du bombardement de Bucarest par les avions allemands, on a à déplorer la perte de M. Alexandro Romano, peintre de la cour royale, jeune artiste d'un grand talent, et de M. Georgesco, directeur du ministère de l'Intérieur. Tous deux ont été tués sur le coup. Un rédacteur du journal *Epoca* a été grièvement blessé.

...Mais les Boches sont à l'abri

BUCAREST, 1^{er} octobre. (Retardée dans la transmission). — M. Brendenberg, ministre de Hollande, chargé des intérêts allemands, a envoyé un secrétaire de sa légation s'informer auprès du gouvernement roumain si les bombes lancées par les zeppelins qui survolèrent Bucarest avaient blessé des sujets allemands.

Les autorités ont fait connaître que les Allemands étaient à l'abri des bombes. (Radio.)

Un bilan de la piraterie sous-marine

LONDRES, 5 octobre. — Lord Robert Cecil a fait remettre aujourd'hui aux journaux américains, en réponse à des demandes de renseignements qui lui avaient été adressées, la liste des pertes occasionnées par les sous-marins.

Du 1^{er} juin au 24 septembre, 260 navires ont été coulés par des sous-marins. Sur ce total, 73 sont anglais, 123 appartiennent aux nations alliées, 66 à des neutres, 15 navires ont été coulés sans préavis et sans qu'aucune mesure ait été prise pour sauver leur personnel.

Ces renseignements ont fait l'objet d'un rapport.

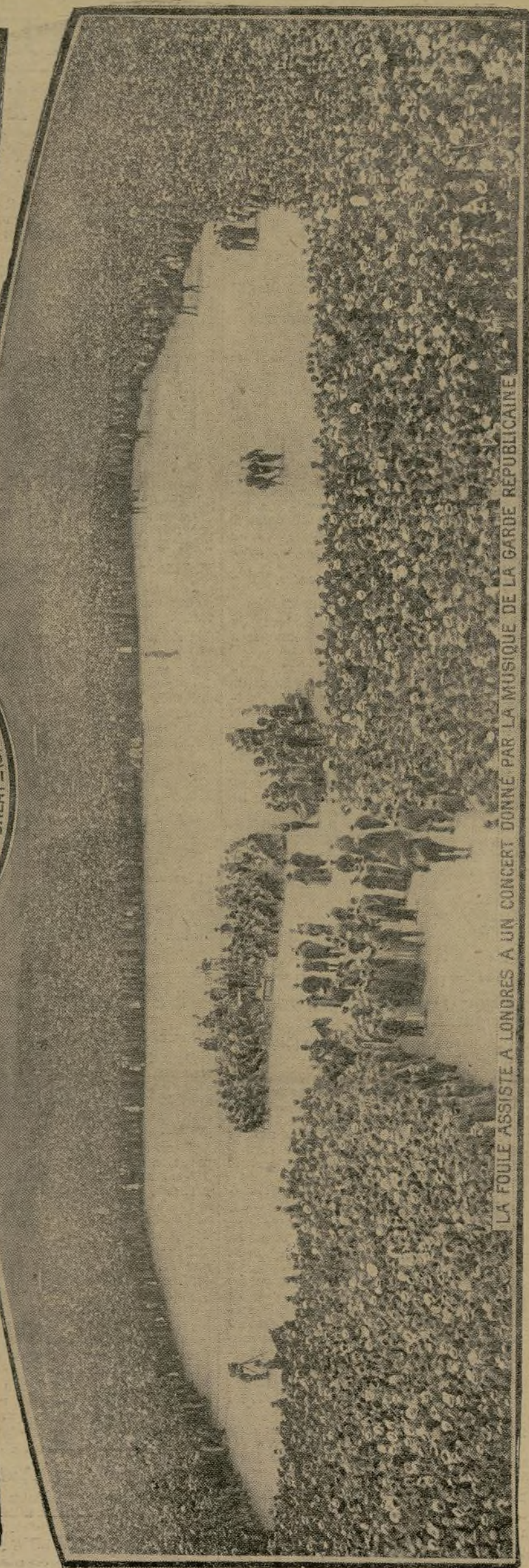
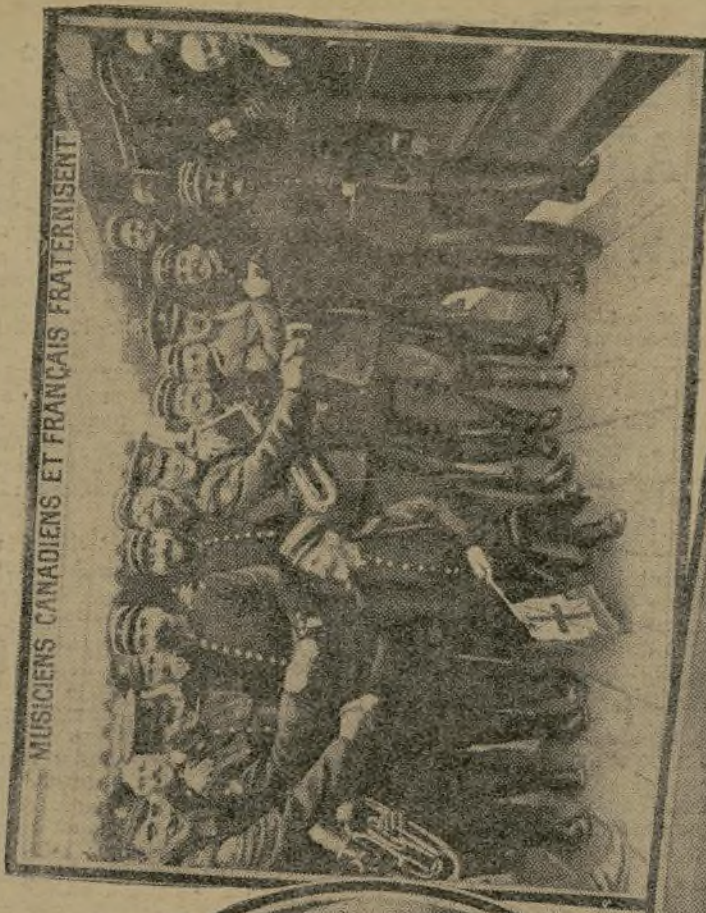
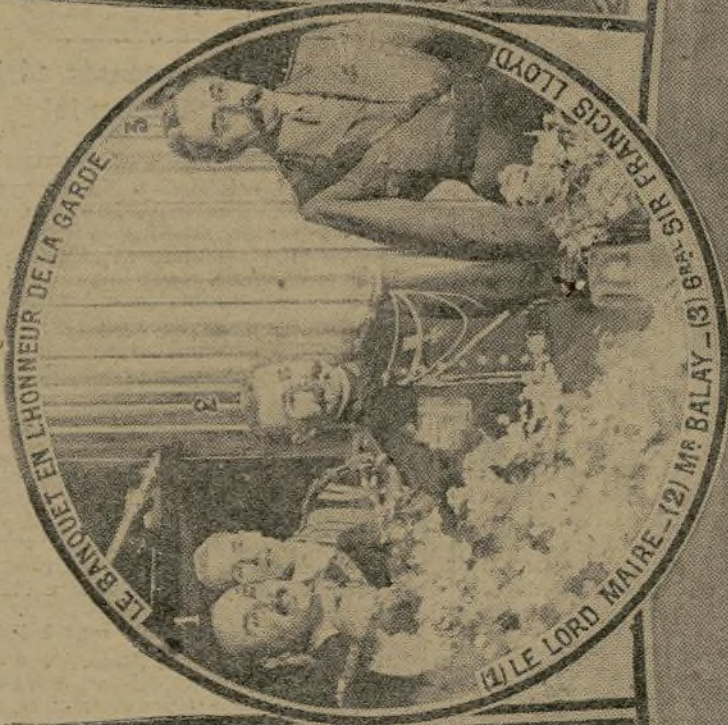
L'ambassadeur se trouve ainsi en mesure de répondre à toutes les demandes de précisions pouvant lui être adressées par le gouvernement des Etats-Unis, qui aura à examiner s'il convient d'adresser à l'Allemagne de nouvelles protestations sur la façon dont elle comprend la guerre sous-marine. (Radio.)

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Le premier secrétaire de la légation bulgare a été convaincu d'avoir entretenu des relations avec un espion nommé Franco, venant de Roustchouk. Cochef se trouve encore à Bucarest.

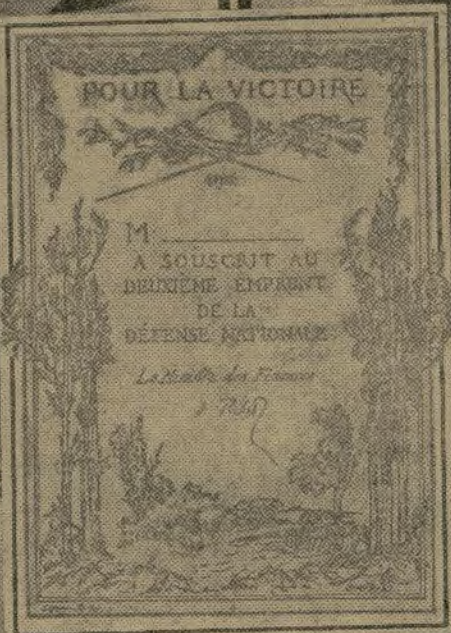
— L'ambassadeur de Suède à Londres, le comte Wrangel, est arrivé à Berne où il a fait un court séjour, puis il est parti pour Berlin et Stockholm.

100.000 Londoniens applaudissent la musique de la Garde Républicaine



La musique de notre garde républicaine reçoit en ce moment, dans le Royaume-Uni, un accueil enthousiaste. Avant de quitter Londres, et pour remercier la population des marques de sympathie si vives qu'elle en avait reçues, la garde, à l'issue de la parade des Horse Guards, a donné l'autre matin un concert en plein air auquel a assisté un auditoire que l'on peut chiffrer à 100.000 personnes.

LA PREMIÈRE JOURNÉE DE L'EMPRUNT NATIONAL



On peut dès aujourd'hui assurer que le succès du deuxième emprunt de la Défense Nationale sera complet. C'est avec un élan magnifique que les souscripteurs se sont pressés dès hier matin aux guichets de nos établissements de crédit. Non seulement les civils ont souscrit en masse, mais encore des militaires parmi lesquels — spectacle émouvant — on reconnaissait de nombreux blessés. Chacun des souscripteurs recevra un certificat de civisme dont on peut voir ci-dessus le fac-similé.

Un espagnol prisonnier des Allemands

La neutralité ne doit pas dégénérer en pusillanimité honteuse. Là où le roi, — et c'est un républicain qui parle, — donne l'admirable exemple humanitaire de protéger les prisonniers étrangers, le gouvernement ne peut pas abandonner les Espagnols.

JACINTO OCTAVIO PICON.
de l'Académie espagnole.

C'est ainsi que le grand écrivain espagnol Jacinto-Octavio Picon finissait l'article vigoureux où il dénonçait l'infamie commise par les Allemands sur la personne de Valentin Torras.

Depuis, Torras a fait paraître un livre où il raconte sa triste odyssée, livre dédié à ses compagnons de captivité de Zossen-Bunsdorf, Chemnitz et Gross-Poritsch. L'éloquence des faits qu'il rapporte montre d'une façon absolument saisissante la brutalité incorrigible et inouïe des Allemands; de tous les Allemands, sans aucune exception!

Le récit de Torras est précédé d'une préface de Picon, dont voici un extrait des plus significatifs:

Torras raconte qu'à Gross-Poritsch, un Français reçut une lettre de sa femme. Il croyait que la missive provenait de Roubaix où ils vivaient avant la guerre, mais quelle ne fut pas sa surprise de voir qu'elle était datée de Cologne. Sa femme lui signalait de quelle manière on l'avait enlevée violemment de Roubaix, ainsi que beaucoup d'autres, pour les faire travailler de force sur les terres allemandes; qu'on l'avait mise en prison et au régime du hareng, de l'eau et du pain noir, parce qu'elle avait refusé d'obéir. Comme ce fait est antérieur à la note du gouvernement français, le nôtre possède donc déjà un renseignement qui lui permet de juger de l'authenticité de ces faits incroyables.

Valentin Torras, mécanicien, appartenait, depuis quelques années, au personnel ouvrier des établissements Cail, de Valenciennes; il y gagnait largement sa vie, était apprécié de ses patrons et comptait quatre ou cinq mille francs d'économies lorsque la guerre éclata.

Dans l'après-midi du 26 septembre 1914, un officier allemand, accompagné d'une patrouille, se présenta au domicile de Torras:

— Vous êtes mécanicien, lui dit-il: je viens vous chercher pour que vous travailliez à la gare, à la réparation des locomotives.

— Je ne le peux pas... répondit Torras. Je suis Espagnol... Voici mes papiers en règle.

— C'est bien!... Nous allons faire l'inventaire de toutes vos affaires.

Et Torras rapporte ainsi les événements qui suivirent:

L'officier, très courtois, ouvrit les deux malles où j'avais mes effets, mes économies, quelques bijoux: 4.500 francs environ. Il s'empara de tout, de mes papiers, de mes objets de poche, de mes bijoux, de mon argent. Ses soldats prirent mes deux malles et, sous prétexte de me faire partir pour l'Espagne, par la Suisse, il me reconduisit à la gare, où l'on m'installa dans un train. Le lendemain j'étais à Mons. Avec une brutalité inouïe, on me poussa contre un wagon, et, me soulevant, on me précipita entre des prisonniers français, belges, anglais, civils, militaires: c'était un enfer où l'on était entassé, où les blessés agonisaient sur de la paille pourrie, parmi le sang, l'urine, les excréments, les vomissements. Brûlés par la fièvre, étouffés par la soif, sans air par une chaleur torride, sans soins, nous étions comme des bestiaux abandonnés dans des cavernes rouillantes.

Nous arrivâmes, le 1^{er} octobre, à cinq heures du matin, à Zossen-Bunsdorf. Dans les wagons il y avait des morts et des mourants; ceux qui pouvaient se tenir encore debout furent conduits au camp de prisonniers. J'étais du nombre.

Ce camp se composait d'un grand espace clos par des fils de fer barbelés; rien autre que la terre et la clôture. Nous y trouvâmes plus de 15.000 hommes: Français, Anglais, Russes et Belges. On remit à chacun de nous une assiette en fer blanc, une cuillère, une couverture et... « Arrangez-vous!... »

Dans le sol sablonneux, les prisonniers avaient creusé, à l'aide des assiettes et des cuillères, des trous dont ils s'accommodaient pendant la nuit. Ceux qui n'avaient pas de trou dormaient à la belle étoile.

Je me présentai au commandant du camp pour expliquer mon cas; il me répondit: « Vous êtes un menteur!... Vous êtes Français!... »

Torras fut transporté de Zossen à Chemnitz; le voyage avait été horrible; on l'installa avec d'autres malheureux prisonniers, dans les écuries d'une caserne d'artillerie.

En janvier 1915, il fut interrogé par un officier allemand nommé D'Avignon, et le dialogue suivant s'engagea:

— Tu n'es qu'un farceur!... Tu n'es pas Espagnol, mais Portugais!... Voici ton dossier; tu vas le signer.

— Je ne signerai pas!... Je suis Espagnol!...

— Je te ferai fusiller!...

— Je ne signerai pas!...

D'Avignon, poursuivit Torras dans son récit, fit signe à un soldat qui me donna un coup de baïonnette, me blessant au cou. Le sang gicla. Je criai. La scène fut terrible. Le soldat m'empoigna, me jeta dans un cachot. Le sang continuait à couler et je perdis connaissance...

Quatre jours après on me reconduisit à l'écurie où je retrouvai mes compagnons d'infortune. Un Français put se procurer de la charpie et de l'iode; il me pansa pendant plusieurs semaines et réussit à me guérir.

Nous étions là-bas 4.000 prisonniers environ, couverts de saleté et de vermine, assoiffés, affamés. A nos réclamations, le vieux capitaine répondait:

— C'est assez bon pour des coquins de Français comme vous autres!...

Torras a passé ainsi vingt et un mois. De Chemnitz il est envoyé à Gross-Poritsch. Dans tous les camps ou dépôts de prisonniers il a été témoin de véritables scènes de sauvagerie. Il raconte des faits qui font monter la rage au cœur, les larmes aux yeux!...

Il faut lire le livre de Torras, la préface de Picon, les commentaires accablants insérés à la fin du volume!... C'est le réquisitoire le plus expressif prononcé contre ce pays de barbares dont les germanophiles persistent à vanter la kultur!...

Mais l'œuvre de Torras sera incomplète s'il n'adresse pas un exemplaire de son livre à chaque germanophile habitant l'Espagne, même s'il lui faut faire, pour réaliser une telle distribution, plusieurs éditions de son volume. — A. MAR.

TRIBUNAUX

Désertion et port illégal de décoration

Le soldat Berbié, du 58^e d'infanterie à Avignon, obtenu le 23 février 1915, une permission de vingt-quatre heures pour se rendre à Clermont-Ferrand. Depuis il ne reparut plus à son régiment. Après seize mois d'absence, Berbié était arrêté à Versailles. Il s'était donné du galon: il portait un superbe uniforme avec le grade de maréchal des logis et il arborait la croix de guerre avec palme. Dans ses poches on trouva une médaille militaire et diverses permissions établies au nom du maréchal des logis Berbié et timbrées du cachet de la Place de Montpellier. Le cachet fut retrouvé dans sa chambre.

Le déserteur fit les aveux les plus complets. Hier, le premier conseil de guerre l'a condamné à cinq ans de travaux forcés, 100 francs d'amende et dix ans d'interdiction de séjour.

La peur des gaz asphyxiants

Le soldat auxiliaire Darcant, mobilisé depuis 1915 dans une usine de Juvisy pour la fabrication des gaz asphyxiants, abandonnait son travail pendant un mois. « Il voulait, prétendait-il, suivre le régime lacté, parce qu'il constatait que, se trouvant intoxiqué par les gaz, les cellules de son organisme se désagrégeaient lentement et sûrement. » (sic).

Le troisième conseil l'a condamné, hier, à huit mois de prison.

Injures à un supérieur

Le caporal Colas, d'un régiment de zouaves, médaillé militaire et titulaire de la croix de guerre avec palme, était en traitement à l'hôpital militaire des Tourelles. Ayant eu une discussion avec le sergent Tempez, il qualifia celui-ci des épithètes de « fainéant, embusqué ».

Le sous-officier s'étant plaint au capitaine gestionnaire Lebreton, le caporal fut appelé par l'officier qui lui enjoignit de se rendre dans les locaux disciplinaires. Colas se récria et tempêta; mais l'officier, pour n'avoir pas à sévir davantage, fit mine de se retirer. Dans sa fureur, Colas leva la main en un geste agressif et proféra cette injure: « Tu te débines parce que tu as la frousse! » Le capitaine se retourna brusquement, et, dans ce mouvement, fit scintiller la croix de la Légion d'honneur qui lui barrait la poitrine. A la vue de cet insigne des braves, Colas balbutia des excuses, rectifia la position et fit le geste du salut militaire.

Il n'en comparaisait pas moins, hier, devant le deuxième conseil de guerre, qui lui a infligé un mois de prison.

Les femmes des États-Unis obtiennent la libération de la fille d'un leader tchèque

LONDRES, 5 octobre. — Selon des renseignements récemment reçus par le Times, Mlle Alice Masaryk vient d'être remise en liberté par les autorités autrichiennes. Elle fut emprisonnée sans jugement à Vienne, il y a plus de huit mois. L'accusation portée contre elle d'avoir été mêlée aux agitations de Bohême, n'a jamais été prouvée. On voit dans sa détention prolongée une vengeance du gouvernement autrichien contre son père le professeur Masaryk, le leader tchèque bien connu.

C'est grâce aux urgentes représentations des femmes des États-Unis au gouvernement américain que Mlle Masaryk a été libérée.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

Ayuntamiento de Madrid

Les sinistrés obtiendront réparation intégrale des dommages de guerre

La Chambre a voté hier les quatre premiers articles du projet de loi sur la réparation des dommages causés par les faits de la guerre.

Le principe de la loi est posé dans l'article premier:

La République proclame l'égalité et la solidarité de tous les Français devant les charges de la guerre.

L'article 2 indique que les dommages causés en France aux biens, immobiliers et mobiliers, par les faits de la guerre, ouvrent le droit à la réparation intégrale instituée par l'article 12 de la loi du 26 décembre 1914, pourvu que ces dommages soient certains, matériels et directs. Il considère comme tels:

1^o Tous les dommages causés par les autorités ou les troupes ennemies, y compris les impôts, contributions de guerre, amendes, réquisitions et prélèvements en nature dont auront été frappés les particuliers ou les collectivités, sans qu'il y ait lieu de rechercher si l'Etat français sera fondé à en réclamer le montant en vertu de la Convention de La Haye du 18 octobre 1907.

2^o Tous les dommages causés par les armées françaises ou alliées, soit en raison des mesures préparatoires de l'attaque, des mesures préventives de la défense, des nécessités de la lutte, soit en raison des besoins de l'occupation dans les parties du territoire qui ont été comprises dans la zone des armées, en particulier de la réquisition, du logement, du cantonnement, des dégâts commis dans les communes évacuées, le réclamer conservant toujours la faculté d'user par préférence des dispositions des lois du 10 juillet 1791, du 3 juillet 1877, du décret du 2 août 1877, du décret du 23 novembre 1886 et du décret du 27 décembre 1914.

M. Pierre Laval, député de la Seine, fit adopter un amendement ajoutant aux dommages ainsi déterminés, ceux subis par les propriétaires qui, possédant des maisons dans la zone militaire autour des forts de défense de Paris, furent obligés de les démolir.

L'article 3 détermine les bénéficiaires de l'indemnité: particuliers, sociétés, associations, établissements publics ou d'utilité publique, communes, départements. Il indique qu'une loi spéciale déterminera les conditions dans lesquelles les concessionnaires de voies de communication d'intérêt général seront admis au bénéfice de la loi. En ce qui concerne les étrangers et les naturalisés à qui la qualité de Français a été retirée, son texte précise que le droit à la réparation leur appartiendra dans les conditions déterminées par les traités conclus entre la France et la nation à laquelle ils ressortissent.

L'article 4 pose — sous la réserve de modifications exceptionnelles et utiles, qui seront insérées aux articles suivants — les règles générales relatives au calcul des sommes versées par l'Etat aux sinistrés; son texte est le suivant:

L'indemnité, en matière immobilière, comprend tous les éléments nécessaires à la reconstitution des immeubles endommagés ou détruits, déduction faite de la somme correspondant à la dépréciation résultant de la vétusté évaluée à la veille de la mobilisation. L'octroi de cette indemnité est subordonné, sous réserve des modalités prévues aux articles ci-après, à la condition d'en effectuer remploi.

Sur une intervention de M. Deshayes, M. René Viviani, garde des sceaux, donna aux représentants de la région parisienne, dans laquelle ont été effectués des travaux de défense, l'assurance que le ministère de la Guerre ne ferait plus opposition à la réparation des dommages causés par ces derniers; ces dommages sont visés, d'ailleurs, par le texte adopté.

Aujourd'hui, interpellations sur les visites d'auxiliaires.

Léopold Blond.

NOUVELLES PARLEMENTAIRES

Une indemnité aux permissionnaires du front

MM. Jobert et Turmel viennent de déposer une proposition de loi ayant pour but d'allouer aux permissionnaires du front une indemnité journalière de vivres de 1 fr. 70, payable d'avance et au départ.

Nos armements

La deuxième sous-commission de la commission de l'armée (armements et munitions) a entendu hier lecture des réponses faites par le sous-secrétaire d'Etat à l'artillerie aux questionnaires sur les munitions et le matériel qui lui avaient été adressés.

M. Eugène Treignier lui a ensuite donné connaissance des états décennaires des fabrications.

Le contrôle parlementaire

La commission de l'enseignement a décidé, hier, d'exercer son contrôle sur le fonctionnement des services de l'enseignement dans la zone des armées. Elle a constitué cinq sous-commissions de trois membres chacune.

La commission commencera jeudi prochain l'étude du projet de loi sur les pupilles de la nation.



VALENTIN TORRAS

LES CONTES D'EXCELSIOR

Entre eau et vin

Morotte, dit Morotte-Carotte à cause de ses cheveux rouges, quitta la foire de Gevrey un des premiers, et en emportant seulement une petite ribote économique... Juste ce qu'il lui fallait pour grimper au-dessus de sa carriole par force de l'habitude, sans penser à rien, et se fier à sa jument Cocotte pour le rentrer dans sa montagne. Mais celle-ci connaissait la route par cœur de cheval.

On grimpa d'abord la côte de Curley. Puis la plaine de Saône s'envelait dans l'ombre rouge du soir. Après quoi, l'équipage traversa le village de Curley qui sentait à pleine ruine le foin frais et l'oignon frit. Il n'y avait pas de quoi s'arrêter. Et Morotte-Carotte préféra pousser jusqu'à L'Étang-Vergy pour y trouver un vrai air d'auberge avec dedans une poignée de soupe et un dernier litre de vin. Et rien que d'y songer, il se sentait déjà soif partout; il lui semblait qu'il avait le ventre plein de braise de boulanger. Il en était là, et à cracher pour se rafraîchir, et à jurer pour mieux cracher, et à se parler tout seul du prix des cochons afin de pouvoir jurer tout son aise... il en était donc là, dis-je, quand il entendit soudain éternuer derrière lui, et l'éternement fut suivi d'un « oué là donc ! » aussi paisible que vous et moi.

Morotte-Carotte eut une peur bleue, avec de la chair de poule jusque dans les paupières; ses cheveux se dressèrent à en déformer le chapeau. Il se retourna d'un coup. Et il vit, à l'arrière de la carriole, une grosse figure colorée comme un chou rouge, qui émergeait lentement d'entre les plis dépliés de la bâche, et qui le regardait avec ravissement.

C'était Chassagne, notre Chassagne, l'archipaisible Chassagne, Chassagne qui avait failli être charpentier, et dont l'innocence d'enfant et l'âme de vide-bouteilles savouraient la vie comme un glouglou constant.

Morotte-Carotte se fâcha rouge comme son reste de cheveux, et dressé tout debout il hurlait : « Si t'es un fantôme... gredin !... dis-le !... — Mais non que je n'en suis pas un !... » répondit Chassagne, avec une candeur alarmée qui aurait désarmé de griffes une panthère. Morotte-Carotte s'apaisa donc. Et on s'expliqua.

C'est simple comme tout ce qui était arrivé à Chassagne. Ça peut vous arriver à vous tout aussi bien qu'à n'importe qui. Il avait été, la veille, au banquet des anciens pompiers, comme il allait aux banquets des anciens charpentiers, des anciens conscripts, des anciens jeunes gens, des anciens enfants des écoles, etc., etc... A ce banquet-là, Chassagne se rappelait avoir un peu bu. On l'avait même cru saoul !... Faut-il être charrette pour croire des choses comme ça !... Alors, il était sorti dehors. Un autre aurait fait du tapage, n'est-ce pas ? Mais lui, par humilité, s'était couché dans un bout de carriole... Et là-dessus il s'y était endormi, et la carriole était partie en l'emmenant. Chassagne fit de doux reproches : « ... Ça se fait, pas, ces choses-là !... » Mais Morotte-Carotte ripostait : « Je savais t'y que t'étais entortillé dans c'te bâche-là... moi !... Il fallait me le dire. » S'étant expliqué, Chassagne questionna Morotte-Carotte, qui lui apprit qu'il était charbonnier : « C'est le roi des métiers », clama Chassagne. Tout de suite, il parla de payer à boire; et comme un fait exprès on arriva à l'auberge de la mère César.

Chassagne fut si surpris de se trouver comme cela jeté à l'improviste en plein pays de montagnes, qu'il y resta deux jours : un jour pour s'y reposer et un autre jour pour s'y habituer. Il s'inquiéta du prix des vins, parla de l'« arrière-côte » et des sangliers, et se donna un air de montagnard comme s'il avait vécu toute sa vie entre les avalanches.

Ensuite, il prit, par Nuits, le chemin du retour. Mais il fit la route à sa façon, et en entrant vérifier les kilomètres chez les aubergistes.

De déjeuners en déjeuners, et de quatre heures en quatre heures, il finit par débarquer, huit jours après, sur le quai de la gare de Gevrey. Tout de suite, il alla chez la mère Benoît. Il y trouva foule.

Les gens se pressaient autour de la mare. Des grappes de gamins s'accrochaient dans les vieux saules penchés. Des curieux, assis sur l'herbe, y margaient, du saucisson cru et y buvaient au succès des recherches. Une barque tapageuse explorait la mare; une longue perche silencieuse y sondait partout gravement les sévères profondeurs de l'eau trouble.

Chassagne questionna. Et les gens, qui avaient

l'esprit ailleurs, lui répondirent sans faire attention à lui, et aussi simplement que possible, qu'on cherchait « cet idiot de Chassagne, qui s'est noyé dans la mare, le soir de la foire ». Au fond, ils avaient parfaitement raison. Chassagne, beaucoup plus saoul qu'il ne le croyait, était sorti du banquet en pleurant comme un enfant, et en déclarant à tout chacun qu'il s'en allait se noyer dans le trou de mare de la mère Benoît.

Mais Chassagne ne se rappelait jamais ces choses-là, et il écouta ce qu'on lui disait sans s'étonner, et ne s'étonna pas de ne pas s'étonner... puisque c'était son habitude. Chassagne ne fit donc pas attention que Chassagne c'était lui. D'ailleurs, ce qu'on lui disait lui entra par une oreille et sortit par l'autre. Dans ces conditions-là, qu'est-ce qui reste dans la tête ?... En tout cas, Chassagne continua paisiblement de fumer sa pipe. Mais comme il était la crème des citoyens, il s'en alla aider aux recherches. Il fut de ceux qui écartaient les branches des saules et croyaient à chaque instant voir au fond de l'eau la ronde figure du mort probable. A un moment où Chassagne se penchait trop, un gamin, qui était précisément à côté de lui, hurla qu'il apercevait « la vraie tête de Chassagne en vie au fond de l'eau ». Mais, par peur de l'horrible, Chassagne se recula soudain, et le gamin ne vit plus rien. Les choses en restèrent là.

Cependant, tout autour de Chassagne, on parlait sans cesse de Chassagne comme d'un être dans l'eau, qu'on ne s'occupait plus de chercher sur terre. D'imprécises alarmes commençaient à envahir le bon Chassagne. Des tentatives d'idées et des intentions de réfléchir passaient dans sa grosse cervelle, à moitié cuite par les cerises à l'eau-de-vie et le ratafia. Enfin, un obscur raisonnement jaillit soudain du milieu de la quiétude troublée. Chassagne appela à grands cris les gens de la barque : « Ah ! mais... j'y suis !... Arrivez ! C'est par ici qu'il faut chercher... dans ce creux-là !... Parbleu : j'ai toujours eu l'idée que ce serait là !... »

Impossible de crier comme ça sans se faire remarquer. Là-dessus donc les gens le virent. La foule, dans le pré, le contemplait avec hébété. La barque semblait pétrifiée. Un silence se fit sur la terre et les eaux. Puis, ce fut soudain le tapage et les imprécations de la surprise indignée : « C'est lui !... — Le voilà !... — Idiot, va !... — Il n'est même pas mort !... Crève donc un peu ! sac à vin !... » Le neveu de Chassagne, le garçon Pailletet, dit « Paye-Tout », criait plus fort que tous les autres, et rageait de son héritage raté :

« Ose donc dire qu'on ne t'a pas dit que c'était toi qu'on cherchait !... »

Le pauvre Chassagne se défendait avec une véhémence alarmée :

« Si... on me l'a dit !... Mais qu'est-ce que vous voulez : je ne savais pas quoi en penser, moi !... »

Mais la foule s'encolérait davantage. Chassagne geignait : « Oh ! mon Dieu donc !... Que vous aimez donc vous fâcher !... »

Au milieu d'une cohue de bourrades, Chassagne s'expliquait par lamentations affolées :

« ... Mon Dieu ! mais j'ai fait ce que j'ai pu pour vous aider !... Je vous disais de me chercher là plutôt qu'ailleurs, parce que ça a toujours été mon idée de m'y noyer !... Quand je disais « C'est là qu'il faut me chercher !... » je le sais bien, parbleu !... moi !... »

Gaston Roupnel.

L'Œuvre du « Comité du Livre »

La nécessité d'une propagande française intensive à l'étranger nous a été révélée douloureusement par la guerre. Autant que par l'ingénieur, la « kultur » allemande a été favorisée dans les grands centres mondiaux par le professeur. L'influence du livre, de la revue, des catalogues allemands a servi l'action peu à peu prépondérante des commis-voyageurs d'outre-Rhin.

Le Comité du Livre, qui s'est fondé, 101, rue du Bac, sous le patronage du gouvernement de la République et la présidence de M. Émile Picard, de l'Académie des Sciences, vient de se fixer la mission de préparer pour l'hiver 1916-1917, d'accord avec la Société des Gens de Lettres et le Cercle de la Librairie, un Congrès du livre à Paris : d'entreprendre le recensement méthodique des publications françaises actuellement en librairie; d'étudier l'élaboration de collections scientifiques ou pratiques dont la publication s'impose dans la librairie française; de préparer la création à Paris d'un musée du livre et de la pensée française, et, enfin, de provoquer à Paris et dans les principales villes de France des conférences de hautes personnalités étrangères amies de notre pays, ainsi que d'envoyer à l'étranger, en mission d'étude ou pour des tournées de conférences, les Français les plus notoires.

On ne saurait trop approuver et soutenir cette œuvre qui s'efforce par autant de moyens pratiques de participer au relèvement général du prestige intellectuel de la France.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

Ayuntamiento de Madrid

Le succès de l'emprunt est d'ores et déjà assuré

La première journée de l'emprunt a été pour Paris un jour de fête active. Dès que l'argent circule, cela se voit sur les visages, et hier, c'est tout l'argent disponible qui est sorti des coffres-forts, des tirelires et des bas de laine pour prendre le chemin des caisses publiques.

Au pavillon de Flore, qui est le grand quartier général des Finances, spécialement organisé en vue des émissions, du matin au soir les guichets ont été pris d'assaut et la foule n'a pas été moins empressée devant les banques, les perceptions, les études de notaires, les cabinets d'agents de change.

Malgré la pluie, cette première journée de l'offensive financière du rentier a donc donné les résultats escomptés, et ce sera ainsi pendant un mois, car il est des gens que leurs affaires retiennent, que les échéances rendent circonspects et d'autres enfin — catégorie malgré tout assez nombreuse — qui ne sont jamais pressés.

Au ministère des Finances, où l'on enregistre des précisions, dans les services qui ne sont pas en contact avec le public, les physiognomies sont radieuses et les moins optimistes se frottent les mains : « Allons, ça marche ! »

L'appel à la petite épargne a été partout entendu. Les petites bourses se sont ouvertes. Fait curieux et symptomatique : De bonne heure, dans les rues où se tiennent d'ordinaire les petits marchés ambulants, les marchands et les marchandes des quatre-saisons ont remis leur éventaire et négligé leur clientèle. « Dame ! c'est qu'aujourd'hui nous allons au coffre » répondaient ceux que l'on interrogeait à propos de leur départ insolite.

L'arrière se rend compte de l'importance que peut avoir ce geste si facile qui consiste à vouloir mettre son argent à la disposition de ceux qui organisent la victoire. L'oublierait-il que le front, la foule admirable de ceux qui luttent, se chargerait de le lui rappeler. Une série de cartes postales gratuites à l'usage des armées permettra à chaque soldat d'être un militant de cette propagande en faveur de l'action qui s'impose. La légende de l'une est un encouragement à la pression épistolaire : « Tu as raison d'écrire à tes vieux qu'ils souscrivent à l'emprunt. » Sur l'autre, un « poilu » désigne une affiche, et c'est une suffisante indication. La troisième enfin montre un artilleur qui charge sa pièce avec des sacs d'or, cependant que l'exergue réclame de nouvelles munitions du même genre.

Au surplus, ceux qui suivront heure par heure, jour par jour, les phases de cet emprunt, savent qu'ils peuvent attendre et que certaines raisons engagent à la patience. Nous sommes d'abord dans le mois du terme. Les locataires et les propriétaires ne souscriront donc en partie qu'au lendemain de l'échéance. Il faut compter aussi avec l'énorme clientèle qui donne aux banques ses ordres par correspondance.

Mais, d'ores et déjà, le succès est certain; il est acquis. — P. B.

L'emprunt à Londres

LONDRES, 5 octobre. — La souscription à l'emprunt national du gouvernement de la République a été ouverte aujourd'hui dans les banques d'Angleterre et d'Irlande.

Tous les journaux du matin publient des prospectus de l'émission en Angleterre de l'emprunt français et font paraître de longs articles expliquant les avantages et les raisons pour le public anglais de souscrire à cet emprunt.

Les *Financial News* écrivent :

Il y a trois ans, l'émission française aurait été de premier ordre. La situation politique et financière de nos courageux voisins s'est beaucoup améliorée depuis lors, mais, comme ce « premier ordre » est ce qu'il y a de mieux, tout ce qu'il nous est possible de dire à propos de cette émission est qu'elle est la « meilleure entre les meilleures ».

Le *Morning Post* écrit :

En ce jour, où s'ouvre en Angleterre une souscription pour l'emprunt français, malgré le fardeau des impôts, malgré notre contribution volontaire de plus de 50 milliards de francs pour nos propres emprunts destinés à donner notre appui financier pour la guerre, et bien que nous ayons enlevé aux industries plusieurs millions d'hommes pour les besoins de l'armée, on verra que nos ressources sont suffisantes pour donner librement un complément aux souscriptions que la France recevra pour son nouvel emprunt des différentes parties de l'Etat français.

Le lancement de l'emprunt à New-York

LONDRES, 5 octobre. — On mande de New-York au *Times* que, d'accord avec le gouvernement français, la firme Brown Frères et Co lancera le nouvel emprunt français qui aura vraisemblablement beaucoup de succès, le change permettant d'obtenir actuellement un intérêt de 5 7/10 pour cent.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Quelle fantaisie a poussé Dehelly à jouer Perdican de *On ne badine pas avec l'amour*? Incomparable dans les amoureux du répertoire, charmant Dorante du *Menteur*, gracieux et émuant Horace de *l'Ecole des Femmes*, exquies de légèreté et d'élégance dans Cléante de *l'Avare*, Damis du *Tartuffe*, Valère de *l'Ecole des Maris*, parfait Acaste du *Misanthrope*, pourquoi veut-il forcer son talent en s'attaquant à un rôle dont il n'a pas l'envergure? Certes, il nous apparaît aimable cavalier au premier acte; mais au deuxième, à la scène de la fontaine, il s'essouffle, il érie à froid, il doit se fatiguer beaucoup et il nous fatigue un peu sans nous émouvoir nullement. Au lendemain de la belle interprétation de Le Roy, cet essai était au moins inutile.

Mme Colonna Romano fait meilleure figure dans Camille; sa voix a des notes harmonieuses; elle traduit assez souvent l'émotion du personnage; elle n'en exprime pas la poésie. Je n'aime guère sa dernière sortie. Après le cri : « Elle est morte! Adieu, Perdican! », Mme Colonna Romano part lentement en regardant son cousin. Ce n'est point là le sentiment de la scène : Camille, effrayée, s'enfuit brusquement avec horreur... Mme Colonna Romano fera bien de jouer le troisième acte les cheveux poudrés; elle devra aussi s'abstenir de saluer le public au milieu du deuxième! Ces mœurs de ténor italien sont déplacées à la Comédie; je n'ai même jamais pu supporter la révérence de la petite Louison du *Malade imaginaire*.

Siblot et Mlle Valpreux jouent fort agréablement *l'Eté de la Saint-Martin*, qu'ils avaient interprété à Vichy le 26 juillet 1914.

Hier, en matinée, représentation du *Marquis de Villemer* aussi grise que le temps!

Emile Mas.

La réouverture d'aujourd'hui. — Le Trianon-Lyrique, sous la direction de M. Louis Masson, donnera ce soir, à 8 h. 15, son spectacle de réouverture avec *François les Bas-Bleus*.

Au théâtre Sarah-Bernhardt. — La première reprise de la *Dame aux Camélias* aura lieu le 14 octobre prochain. C'est Mlle Madeleine Lély qui, pour la première fois, jouera le rôle de Marguerite Gautier.

ATTRACTIONS — CINEMAS

AUJOURD'HUI, A L'OLYMPIA (Dir. Rapha. Beretta), chang. de spectacle, 20 vedettes et att. : le réputé jongleur *Torino*, *Sistère Lorett*, *Rialdos*, les *Kralon's*, *Gabriel Lor Webb Bros*, *Aldon et Loupe*, *Suzanne Chevalier*, *Nibor*, *Noelly*, *Champel*, *Andrée Liette*, etc., etc. Aujourd'hui, mat. l'après-midi, 1 fr. Soirée : 1 et 3 francs.

AU GAUMONT-PALACE : « L'AVENTURE DES MILLIONS » ET « LES FRANÇAIS A COMBLES »
Ce soir, au Gaumont-Palace, un grand cinématodrame d'aventures : *L'Aventure des Millions*.

L'interprétation de cette œuvre a été confiée aux meilleures vedettes de l'écran, parmi lesquelles nous citerons MM. Plateau et Lenz et Mlle Yvette Andreyor. Après quelques films comiques et documentaires, viendront des vues merveilleuses de *Combles* et de son champ de bataille après sa reprise par nos vaillantes troupes.

Loc., 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. : Marc. 16-73. Au programme des mat. du 9 au 11 octobre : *La Gardienne du feu*, *le Raid aérien*.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 6 OCTOBRE 1916

20

L'AMMONITE D'OR

Roman inédit

PAR

RODOLPHE BRINGER

Ce matin, quand j'ai mis le nez à la fenêtre, j'ai fait la plus laide grimace que petite frimousse puisse esquisser.

Le ciel était d'un gris uniformément sale où couraient, comme des lambeaux déchirés de draperie funèbre, de grands nuages déchiquetés noirs comme de l'encre; la campagne était éclairée d'un sombre jour qui me paraissait tragique, et la mer, la mer d'un vert métallique et sournois, hurlait comme une démente en accrochant sa robe aux crêtes des Roches-Noires et aux aspérités de la falaise :

— Allons! ai-je murmuré, mauvaise journée pour moi!

Car j'ai fait cette remarque que par un joli temps il ne m'arrive jamais rien de fâcheux et que les tuites, les contrariétés ne m'échoient que les jours où le soleil fait grève. On pourrait me répondre que ces jours-là étant précisément ceux où je suis de méchante humeur j'attache aux événements plus d'importance qu'ils n'en méritent et que je les juge sûrement avec une autre âme que s'ils m'advenaient les jours où le soleil me fait toute de sourire et d'indulgence.

OMNIA (5, boulevard Montmartre, à côté des Variétés). Tout le monde voudra voir au cinéma, avec une interprétation de premier ordre, Vera Sergine en tête, les *Deux Gosses*, le plus grand succès du théâtre. Le mouvement en *Macédoine* est une actualité saisissante. De nombreuses vues complètent un programme exceptionnel qui va attirer à l'Omnia tous les amateurs de beaux films. Tout le monde connaît la belle projection et l'excellent orchestre de l'Omnia; la vogue de ce magnifique établissement se confirme chaque semaine.

VENDREDI 6 OCTOBRE

Comédie-Française. — A 7 h. 45, *la Marche nuptiale*. Opéra-Comique. — Samedi, *Aphrodite*. Odéon. — A 8 heures, *Fédora*. Athénée. — A 8 h. 30, *Un fil à la patte*. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Faisons un rêve* (S. Guitry, Ch. Lysès). Gymnase. — A 8 h. 30, *Tout avance*. Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *le Maître de forges*. Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *le Sphinx*, *l'Infidèle*. Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bravo!* (mat. dim.). Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*. Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, *la Demoiselle du Printemps*. Jeudi et dim., mat. à 2 h. 30. (Central 72-21.) Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ça va*. Cluny. — A 8 h. 30, *le Père la Pudeur*. Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*, etc. Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*. Th. Sarah-Bernhardt. — Sam. soir., et dim., matinée, *Fregoli* (dernières). Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *François les Bas-Bleus*. Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*. Variétés. — A 8 h. 15, *Kit* (Max Dearly). Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Bataille de la Somme*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tél. Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *l'Aventure des Millions*. Loc., 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. : Marc. 16-73. Lundi, mardi, mercredi, matinées à tarif réduit. Programme spécial.
Omnia-Pathé. — Les *Deux Gosses*, *le Mouvement en Macédoine*. De nombreuses vues complètent un progr. excep.

LES SPORTS

CYCLISME

La Grande Consolation (6^e année). — Dimanche, dernière grande course cycliste sur route de l'année, 50 kilomètres, sur le parcours Saint-Germain, Port-Marly, la côte du Cœur-Volant, Rocquencourt, Versailles (contrôle), Saint-Cyr, Bois-d'Arcy, Sainte-Appoline, Neauphle-le-Château (contrôle), les Petits-Prés-Feucherolles, Sainte-Gemine, La Maladrerie, Chambourcy et Saint-Germain (arrivée à la grille d'Hennemont). Départ à 2 heures. Ouvert à tous les coureurs ayant été classés dans les cinq premiers d'une course de 1916.

ATHLETISME

La Coupe Nationale (U.S.P.S.A.). — Dimanche, au Parc des Princes, l'A.S. Française rencontrera le C.A.S. Générale, à 2 h. 30.

Record du monde du javelot. — Au cours de la réunion internationale d'Helsingfors, le champion finlandais U. Peltonen a battu le record du monde de lancement du javelot, avec un lancement de 64 m. 35 (ancien record : 62 m. 32, par Lemming). U. Peltonen totalisa 111 m. 55 des deux bras.

Le record français dépasse à peine les 40 mètres. Au cours de la même réunion, Antilla battit le record finlandais du 800 m. en 1 m. 57 s. 1/5, et Taipale celui du lancement du disque avec 46 m. 80, tandis que Nicklander lançait à 45 m. 20 mais totalisait 86 m. 06 (45.30 + 40.86) et gagnait l'épreuve. Wicklom enleva les 110 m. haies en 16 s. 1/5; Antilla gagna le 1.500 m. en 4 m. 12 s.; T. Kolehmainen le 20 kil. en 1 h. 9 m. 25 s.; Laine sauta 1 m. 80 en hauteur.

Mais, ceci ou cela, quand il fait des temps comme aujourd'hui je m'attends à tout, et, pareille à une Romaine, j'ai bien envie de demeurer tout le long du jour enfermée dans ma chambre.

Pourtant, n'étant point malade, à midi il me faut bien descendre pour venir déjeuner.

Je trouve mon oncle impatient, fébrile, énervé, dirais-je même.

— Comprends-tu, me dit-il, ce M. Margerie qui n'est point encore venu!

Je me rappelle alors la confiance d'hier, et l'échange de l'ammonite d'or.

— Bah! il viendra cet après-midi!

— Sans doute! Tout de même, j'ai hâte de connaître ses conditions.

Pour moi, je n'en suis pas curieuse, et je déjeune silencieusement, mon oncle, tout à ses préoccupations, ne manifestant aucunement l'intention de m'adresser la parole.

Je remonte à ma chambre. Une minute j'espère que le temps va s'arranger. En effet, le voile de cendre éclate, se frange d'or pâle, et le soleil se montre un instant, mais un soleil blême, malade, souffreteux; un soleil qui aurait la migraine. Aussi a-t-il honte, sans doute, de montrer sa pitoyable figure aux humanités, et il passe... La déchirure se raccommode sous des doigts invisibles; un véritable stoppage, car bientôt toute reprise a disparu et le voile de cendre se montre intact, toujours traversé de ces grosses taches d'encre qui courent et s'étalent largement comme si tout le ciel était de papier buvard...

Ma méchante humeur s'accroît de cette déception.

On sonne.

Ah! voici M. Margerie qui vient négocier l'échange de la fameuse ammonite.

Ayuntamiento de Madrid

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui, 6 octobre Saint Bruno; demain : Saint Sébastien.

A 3 heures : Séance à la Chambre des députés.

NOUVELLES DES COURS

— LL. MM. le roi, la reine d'Angleterre et S. A. R. la princesse Mary, ont quitté le château de Windsor pour rentrer à Buckingham-Palace.

— S. M. la reine d'Italie est rentrée à la villa Ada; S. A. R. le duc de Gênes est de retour au Quirinal.

MARIAGES

— En l'église Saint-Etienne-du-Mont, a été béni, dans l'intimité, le mariage de M. Louis Chausserie-Laprée, soldat au 77^e d'infanterie, décoré de la croix de guerre, fils du conseiller maître à la Cour des Comptes, et de Mme, née Navoit, avec Mlle Suzanne Pernelle, fille de M. Pernelle et de Mme, née Lancel.

— Avant-hier a été célébré le mariage de M. Jacques Bordelongue, fils du directeur honoraire au ministère des Travaux publics, des Postes et des Télégraphes, avec Mlle Denise Walrand, fille de M. Emile Walrand, décédé, et de Mme, née Benteux, et nièce du maire de Maubeuge.

NAISSANCES

— La comtesse Jean d'Harcourt a mis au monde une fille, qui a reçu le nom de Marie-Thérèse.

— Mme Paul Magnan, née Haentjens, femme du capitaine au front, a donné le jour à une fille : Claude.

— Mme Marcel Bélier, née Besnard, est mère d'un fils : Jacques.

DEUILS

Morts pour la France :

EUGÈNE JORIT, chef d'escadron au 28^e d'artillerie. — ALBERT ROGER, capitaine au 1^{er} tirailleurs de marche. — M. DE VILLARS, capitaine de cavalerie, passé dans les chasseurs alpins. — GEORGES GIRARD, lieutenant d'infanterie. — JACQUES PÉNICAT, sous-lieutenant aux chasseurs à pied. — PAUL ALBERT LOUCHET, sous-lieutenant d'infanterie. — PAUL GOLDBERG (Paul Malet, de Comédia), engagé volontaire. — GEORGES DE LÉPRAV, du 48^e chasseurs à pied. — RENÉ DESPREAUX, du 303^e d'infanterie. — L'abbé ANGE MARTIN, infirmier auxiliaire. — PAUL BELLAMY, engagé volontaire.

— Les obsèques du prince Alexis Orloff, général à la suite de S. M. l'empereur de Russie, attaché honoraire à l'ambassade russe à Paris, commandeur de la Légion d'honneur, ont été célébrées hier matin, à dix heures, en l'église russe de la rue Daru. La famille était représentée par le duc et la duchesse de Morny et le comte Serge de Morny, cousins et cousine du défunt.

Le président de la République était représenté par le commandant Nazareth. Le comte André d'Ormesson représentait le président du Conseil, ministre des Affaires étrangères; le commandant Carron, le ministre de la Guerre; le colonel Herqué, le gouverneur militaire de Paris; le commandant Thomas, le général Galopin, commandant de la place et de la 83^e division.

Dans l'assistance : l'ambassadeur de Russie et Mme Isvolsky, et les membres de l'ambassade; l'ambassadeur d'Angleterre; M. Zarin, consul général, et les membres du consulat. M. William Martin, directeur du protocole; M. Laurent, préfet de police; duc et duchesse de Camasra, etc.

Le cercueil a été déposé dans les caveaux de l'église.

Nous apprenons la mort :

De Mme Anna Vas de Carvalho (de Rio de Janeiro), décédée à Pau, âgée de soixante-dix-huit ans; mère de M. Barnabé de Carvalhaes;

De Mme Anatole Béranger, veuve de l'agent de change honoraire, décédée à quatre-vingt-huit ans;

De comte Couret, décédé subitement à Orléans;

De M. Pedro-Crespo Samaniego, ministre plénipotentiaire, officier de la Légion d'honneur, décédé à Anglet, près Biarritz;

De Mlle Marie-Louise Laurent, décédée à Bourges, fille du capitaine substitut près le conseil de guerre de la 8^e région, et de Mme, née Avril;

De Mlle Louise Aubrespy, en religion Mère Marie-Elisabeth, des Ursulines de Montpellier, décédée au couvent de Naxos (Grèce);

De M. Joseph Meyer, ancien directeur général de la Société des Grands Magasins du Louvre, officier de la Légion d'honneur;

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

sur son trente-et-un : chapeau haut de forme, redingote noire, cravate blanche et gants beurre frais.

Mais je ne me moque pas de lui, bien qu'il manie, et avec quelle maladresse, un parapluie infirme, dont assurément Pénélope ne voudrait pas.

Je pense à ce qu'il me disait hier, à cette vie de reclus et de bénédictin et j'excuse son manque d'élégance, son ignorance des usages mondains, sa timidité native qu'aucun frottement n'a pu faire disparaître. Je le vois tel qu'il est, avec sa belle âme franche, nette et lisse comme un miroir d'argent où se reflètent tant de splendides rêveries.

Il eût suffi d'un ami, d'un véritable ami, d'une femme peut-être, pour affiner cette enveloppe, en faire le digne écrin de cette âme si exquise et si délicate que, si naïvement, il m'expliqua hier.

Cet ami, il n'a pas eu le temps de le trouver, tout occupé à travailler pour ses vieux, là-bas, au pays provençal, et, après, à satisfaire le cruel amour-propre de son égoïste bienfaiteur...

Et le malheureux ne s'aperçoit pas qu'il est horriblement triste de le voir promener ainsi le pur diamant de son âme dans cette enveloppe grossière et vulgaire...

Mais je suis folle, avec ma manie de ratiociner. Pourquoi serait-il malheureux? D'abord, grâce à cette petite fortune dont il me parlait, toutes les matérialités viles de l'existence lui sont épargnées, et il vit dans son rêve, idéalisant cette science qui, il n'y a pas trois jours, me révoltait.

Pourquoi avais-je tant d'horreur pour la science? C'est que, fille d'artiste, je l'ignorais complètement. La science, pour moi, c'était la sécheresse des chiffres, l'implacable « deux et deux font quatre », le décevant théorème précis, net, inéluctable qui ne laisse rien à l'imagination, cette bienfaisante déesse des artistes.

Mais le « deux et deux font quatre » n'est pas

La Bourse de Paris

DU 5 OCTOBRE 1916

Le marché a témoigné aujourd'hui d'une certaine irrégularité par suite de quelques prises de bénéfices qui se sont produites dans les compartiments où la hausse avait fait de sensibles progrès ces jours derniers. Néanmoins, dans l'ensemble, c'est toujours la fermeté qui domine.

Nos Rentes sont sans aucun changement, le 5 0/0 à 90, le 3 0/0 à 61.80. Fonds étrangers calmes. On a réalisé l'Extérieure à 98.60. Russes peu ou pas négociés. Etablissements de crédit bien tenus, notamment le Lyonnais à 1205. Légère avance du côté de nos grands chemins, du Nord à 1385 et du P.-L.-M. à 1045. Lignes espagnoles en léger recul. Seul, le Nord-Espagne est soutenu à 417.

Parmi les cuprifères, le Rio enregistre une avance de dix points à 1750.

En Banque, les industrielles russes sont diversement traitées. Caoutchoutières fermes.

COURS DES CHANGES

Londres, 27.79; Suisse, 109 1/2; Amsterdam, 238 1/2; Pétersbourg, 186; New-York, 583 1/2; Italie, 90; Barcelone, 586 1/2.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre CHH disp., 120; cuivre liv. 3 mois, 117; électrolytique, 141; étain comptant, 176 3/4; étain liv. 3 mois, 177; plomb anglais, 31 1/2; zinc comptant, 54; argent, l'once 31 gr. 1035, 32 d. 9/16.

CRÉDIT LYONNAIS

Bilan au 31 Août 1916

Actif	
Espèces en caisse et dans les banques.	766.174.015 02
Portefeuille et Bons de la Défense Nationale	1.159.312.742 93
Avances sur garanties et reports	226.420.010 49
Comptes courants	369.055.742 17
Opérations de change à terme garanties.	55.091.994 30
Portefeuille titres (actions, bons, obligations, rentes)	8.855.776 14
Comptes d'ordre et divers	39.051.288 50
Immobilisations	35.000.000 "
Fr. 2.658.961.539 55	
Passif	
Dépôts et Bons à vue	768.203.101 26
Comptes courants	1.179.293.199 68
Comptes exigibles après encaissement.	93.153.318 57
Opérations de change à terme garanties	55.091.994 30
Acceptations	20.232.292 64
Bons à échéance	22.232.209 12
Comptes d'ordre et divers	64.353.408 42
Dividende de l'exercice 1915 (Solde)	8.750.000 "
Solde du compte « Profits et Pertes des Exercices antérieurs »	22.652.012 56
Réserves diverses	175.000.000 "
Capital entièrement versé	250.000.000 "
Fr. 2.658.961.539 55	

La Crème Anglaise

CREAM BARKETT

Idéale pour les soins du Visage, blanchit et adoucit merveilleusement l'épiderme et lui communique une sensation délicieuse de fraîcheur.

Pharmacie, Parfums, C^o Magasins

Gros : 33, Cours Gambetta, Lyon

Si vous êtes faibles, anémiques, « nerveux » abattus, « Wincarnis » vous donnera une nouvelle santé et une nouvelle vie.

Si vous êtes Faibles, « Wincarnis » vous offre une nouvelle force. Si vous êtes Anémiques, « Wincarnis » vous offre un nouveau sang riche et bien rouge. Si vous êtes « Nerveux » « Wincarnis » vous offre une nouvelle vigueur nerveuse. Si vous êtes « Abattus » « Wincarnis » vous offre une nouvelle vitalité. Si vous êtes un malade « Wincarnis » vous offre une nouvelle vie. Parce que « Wincarnis » (le vin de la vie) possède un quadruple pouvoir. C'est un Tonique, un Fortifiant, un Créateur de sang et une nourriture des nerfs — le tout combiné dans une riche et délicieuse boisson créatrice de vie. C'est pourquoi plus de 10.000 docteurs recommandent le « Wincarnis ». Pendant plus de 30 années « Wincarnis » a donné une nouvelle santé et une nouvelle vie à des millions de souffrants.

Encombrant de nombreuses personnes retrouvent journellement la santé et le bonheur en employant le « Wincarnis ». Et des milliers de nos braves blessés retrouvent de nouvelles forces et une nouvelle vie en prenant le « Wincarnis ».

L'incomparable popularité du « Wincarnis » vient de ce fait qu'il produit bien tous les effets annoncés. Il crée réellement une nouvelle force, il crée réellement un nouveau sang, il crée réellement une nouvelle vigueur nerveuse, il crée réellement une nouvelle vitalité et donne une nouvelle vie.

« Wincarnis » n'est pas un luxe, mais une véritable nécessité pour tous ceux qui sont Faibles, Anémiques, « Nerveux », « Abattus », pour tous ceux qui sont affaiblis par la vieillesse, qui sont martyrs par les mauvaises digestions, qui sont malades, et à tous ceux qui sont déprimés et moroses.

Ne souffrez pas inutilement, profitez de la nouvelle santé offerte par « Wincarnis ».

Tous les pharmaciens vendent « Wincarnis ». Essayez une seule bouteille.

GOUTTES DES COLONIES

DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES. VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

DEMANDEZ

LA TOURISTE

BANDE MOLLETTIÈRE

SPIRALES EXTENSIBLES

La Seule en TROIS COURBES

s'adaptant aux trois parties de la jambe : cheville, mollet, jarret, ce qui supprime tout glissement sans serrer le mollet.

REFUSEZ LA BANDE CINTRÉE

UNE SEULE COURBE qui glisse toujours, d'où obligation de trop serrer le mollet.

La Touriste, 1^{re} Qualité : Marque Or; 2^e Qualité : Marque Rouge. En Vente dans les Grands Magasins et bonnes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports, etc. Gros : La Touriste, Paris.

Pour obtenir

Le rendement maximum, La plus grande vitesse, La sécurité absolue de leur fonctionnement,

les appareils de locomotion automobile de tous systèmes employés dans la zone des armées sont munis du

Carburateur ZÉNITH

Société du Carburateur ZENITH

Siège social et Usines : 51, Chemin Feuillet, LYON

Direction à PARIS : 15, rue du Débarcadère

Usines et succursales : LYON, PARIS, LONDRES, BRUXELLES, LA HAYE, MILAN, TURIN, DETROIT, GENEVE, NEW-YORK.

Le siège social de Lyon répond par retour à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial. Envoi immédiat de toutes pièces.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

toute la science. Et de même qu'hier la paléontologie m'a été révélée magnifiquement par un savant-poète, combien de choses aussi me réservent d'éblouissantes surprises!

Un long temps je suis demeurée à dévider ces sages pensées, honteuse soudainement de la petite dinde prétentieuse que j'avais été.

La sonnette de la grille a de nouveau résonné dans le silence de ce jour lugubre.

M. Margerie sortait. Un moment il est demeuré sur le seuil de la porte, tête basse, l'air assez confus, dessinant des arabesques sur le sable de l'allée avec la pointe de son vilain parapluie. Mon oncle lui parlait avec des gestes de désolation et d'impuissance; enfin, sur une poignée de main, ils se sont séparés. M. Margerie descendant vers Villers; mon oncle, l'air préoccupé, à petits pas, traversant le jardin.

Evidemment, la négociation n'avait pas marché. Les prétentions de M. Margerie étaient exorbitantes et mon oncle ne pouvait les accepter, cela était visible.

Mais quelles étaient donc ces prétentions? Cela m'étonnait de la part de M. Margerie, car il était évident pour moi qu'il ne pouvait tenir outre mesure à cette ammonite d'or.

Curieuse, je descendis en toute hâte pour avoir la clef du mystère.

Les mains dans ses poches, la tête baissée, mon oncle arpenta le salon.

Quand il me vit entrer :

— Oh! c'est toi? Tu arrives bien!

— Oui! Je viens voir si vous avez traité ce marché au sujet de l'ammonite.

Mon oncle fit un geste d'impuissance.

— Non, prononça-t-il simplement.

— Les propositions de M. Margerie étaient donc bien onéreuses?

— Ah! parbleu! s'il ne s'agissait que de moi, rien ne m'aurait paru trop cher pour avoir l'am-

monite d'or... malheureusement, il ne s'agit pas de moi.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

Mon oncle Hugues se planta alors devant moi, et, les yeux dans mes yeux :

— M. Margerie m'a demandé ta main.

— Vous dites?

— M. Margerie veut l'épouser!

Je fus tellement stupéfaite que je ne sus que répondre. Tout cela était si imprévu, si inattendu pour moi!

Mon oncle continua :

— Que veux-tu! Ce jeune homme s'est amouraché de toi! Tu ne peux lui en vouloir, car, en somme, la chose n'a rien que de flatteur pour toi. Il me l'a avoué et il a ajouté que l'ammonite d'or serait le cadeau de nocces qu'il ferait à l'oncle de sa femme!

Je regardai mon oncle avec des yeux égarés, à demi-fous. Je me demandais si je comprenais bien ces mots qu'il prononçait, si ce n'était pas un rêve, une hallucination.

Franchement, on serait venu tout à coup me dire :

— Mademoiselle Huguette, le congrès de Versailles vient de vous nommer présidente de la République, je n'eusse pas été plus étonnée.

— Bien entendu, continua mon oncle, je n'ai pas répondu à ce pauvre jeune homme que tu l'avais pris en grippe dès le premier jour; que tu avais horreur de la science et que les savants étaient pour toi un objet de dégoût. Je lui ai dit que je prenais sa demande en grande considération, mais que tu étais trop jeune encore pour te marier, et que d'ailleurs je t'en parlerais...

Je me mis à rire, mais d'un rire qui sonnait faux.

— Alors, vous ne désespérez pas?

— Hélas! si! je te connais trop! Et pourtant,

peut-on savoir avec une folle tête comme la tiennel!

Mais j'ai pris un air fort grave.

— Ainsi, c'est un marché?

— Quoi! Qu'est-ce que tu dis?

— Contre une ammonite d'or, la main de Mlle Huguette. Pas d'Huguette, pas d'ammonite; c'est à prendre ou à laisser. Huguette Nozeroy égale ammonite d'or; c'est un théorème.

— Tu es une petite bête! répondit mon oncle.

Il est un fait que tout à coup cette négociation dont j'étais le prix m'agaçait profondément. J'étais furieuse, horriblement vexée dans mon amour-propre...

— Tu comprends bien, reprit mon oncle, que la chose ne s'est pas passée de cette façon, et il faut que tu sois... ce que tu es, pour le prendre de la sorte. Ce jeune homme a eu le malheur de s'amouracher de toi, et je le comprends, car tu es assez fine, assez jolie... C'est un timide, un garçon qui a passé sa vie dans les laboratoires, et l'ammonite d'or n'a été que le prétexte qu'il a trouvé pour faire sa demande en mariage.

— Oui, mais il garde l'ammonite si je ne lui accorde ma main.

— Dame! Il peut faire un cadeau pareil à un parent, mais à un étranger...

— Enfin, c'est un marché, quoi, et je n'en démords pas!

Mon oncle, du coup, s'impacenta :

— Hé! prends-le comme tu voudras : après tout, je m'en lave les mains! Si tu tiens à rester vieille fille, libre à toi; penses-tu que c'est à Villers, dans la villa Ammor, auprès d'un sauvage comme ton oncle Hugues, que le Prince Charmant viendra te chercher? D'abord, il y a longtemps que les Prince Charmant ne courent plus le monde.

(A suivre.)

HISTOIRE D'UNE HEUREUSE SOUSCRIPTION



1. M. et Mme Belle-Terre, des cultivateurs qui gagnaient de l'argent grâce à leur travail ordonné, attendaient avec anxiété des nouvelles de leur fils aîné parti au front. Ils se lamentaient avec leurs voisins qui avaient fiancé leur fille Marguerite au jeune homme, et Marguerite était bien inquiète.



2. Tout à coup, voilà-t-il pas que la porte s'ouvre! C'est lui! Il arrive en permission, et il vous saute au cou de toute l'assemblée. « C'est toi, mon cher Grand-Gars! » s'écrie Mme Belle-Terre en essayant ses yeux. « Faut que je m'assoie tant je suis émue! »



3. Vous pensez bien que vivement on troussa un bon déjeuner, et que M. et Mme Belle-Terre invitent leurs voisins à fêter l'arrivée de Grand-gars! Le jeune Belle-Terre, qu'on appelle Poucet à cause de sa petite taille et de sa mine fuyée, vient de rentrer de l'école et n'est pas le moins joyeux!



4. Sur la fin du repas, alors qu'on mangeait des beignets dorés, on se met à parler d'or et de finances, comme de grands banquiers. « L'argent, dit gravement Mme Belle-Terre, c'est bon à garder en ce moment! Faut pas lui faire voir le soleil! Cachons-le bien! » Alors Grand-gars, entendant cela...



5. ...faillit s'étrangler. Il but vite un coup et dit: « Ah! pardi non! mes chers parents, c'est pas ça du tout qu'il faut faire! Ayons le nez creux! Avec notre argent, il faut acheter vite de la nouvelle rente française, et, foi de poule, on n'aura pas perdu sa journée! »... Poucet, qui n'avait rien dit...



6. ...jusque-là, parce qu'il jugeait qu'à table on a mieux à faire que de bavarder, s'écria: « Maman, je voudrais parler! » Comme il était un peu gâté, qu'il était très petit, et qu'on était au dessert, on lui permit de monter sur la table, à la condition qu'il mettrait sous ses pieds le petit tapis sur lequel d'ordinaire...



7. ...se couchait le chat. « Grand-gars a raison! » s'exclama Poucet. M. l'instituteur, qui dit la vérité, lui, nous a dit ce matin: « Mes enfants, si nous étions battus par les Boches, vos parents pourraient cacher leur argent où ils voudraient tout leur serait pris par l'ennemi, les boeufs, les terres, les maisons... »



8. A ces mots, Grand-gars ne peut se maîtriser. « Veux-tu te faire, sale marmotte! Etre battu, nous! Viens avec moi dans les tranchées, et tu verras les peignées qu'on leur passe, aux Boches!... » Et un peu plus, Grand-gars allait donner des coups de poing à Poucet qu'il aimait cependant bien tendrement.



9. Poucet, qui n'avait pas peur, se mit à rire et lui dit: « C'est pour l'asticoter ce que je dis là, grand bête... M. l'instituteur nous l'a bien dit que les Prussos eux-mêmes savent qu'ils seront battus! Il a ajouté qu'alors, notre argent, il faut tout de suite le porter à la France, et que jamais nous n'aurons fait une plus belle affaire! »



10. Bref, Grand-gars, Poucet, et Marguerite aussi, firent si bien que leurs parents aperçurent tout à coup la vérité. « C'est tout de même l'instituteur et nos enfants qui ont raison, disaient-ils. Ce serait absurde de manquer un si beau coup! » Et les voilà qui s'en vont tous chercher l'argent qu'ils avaient bien soigneusement caché dans leur...



11. ...bûcher et derrière leurs piles de draps. Bras dessus, bras dessous, toute la bande s'en alla chez le percepteur qui leur dit: « Voyez-vous, mes amis, il n'y a pas de gens plus absurdes que ceux qui cachent leur argent en ce moment. L'argent, c'est du bon grain qu'il faut semer pour avoir une belle moisson. Enfermeriez-vous votre... »



12. ...grain dans votre cave! Le percepteur leur délivre des litres de rente, et ils les mettent de côté chez eux. C'est signé: La France! Ils sont tout fiers d'être créanciers d'une dame aussi belle et aussi riche que la France. Tous les trois mois ils touchent leurs coupons, et peu à peu leurs économies grandissent encore.



13. La guerre finit, et Grand-gars revenu auprès de ses parents, voilà que le prix de la rente se met à monter tous les jours. La voilà qui grimpe à 90, à 95, à 100, à 105 francs même!... Vous concevez combien M. et Mme Belle-Terre et leurs voisins en étaient heureux!



14. M. Belle-Terre et son voisin surtout, chaque fois qu'ils rentraient, des champs et se rencontraient, disaient: « Tout de même, hein, on a eu le nez creux en souscrivant de la rente 5 %... On touche un intérêt copieux et par-dessus le marché nous gagnons chacun plus de 500 francs! »



15. Si bien qu'un beau jour ils achetèrent l'un un petit champ qu'il gagnait depuis longtemps près de sa terre, l'autre une belle vache, et qu'ils disaient avec raison: « Voilà du bon bien qui ne nous a pas coûté un sou! » — Grand-gars, vous vous en doutez, deux mois...



16. ...après épouse Marguerite, sa chère voisine. Le gargon d'honneur était Poucet, le bon conseiller, qui se rengorgeait dans son beau faux-col, et qui pensait que les parents sont bien heureux quand ils ont un enfant comme lui, qui a le nez creux!

BAUDRY de SAUNIER

Pour faire suite à la série des « Images d'Epinal » imprimées à l'occasion du deuxième Emprunt de la Défense Nationale et distribuées dès hier dans les écoles de France, nous reproduisons ici l'œuvre dessinée par M. W. Janko. C'est M. Baudry de Saunier qui a rédigé les seize légendes de cette « histoire d'une heureuse souscription. »

(Editée par Omnia.)

Ayuntamiento de Madrid